

L. Trotsky

Œuvres

Juin 1940

Table des matières

[Monsieur le frère]	3
[La démission de Burnham]	4
[L'avenir des armes de Hitler].....	5
[Il faut un rectificatif]	6
L'attentat du 24 mai.....	7
[Le mémoire sur l'attentat]	15
Au sujet de la réponse du directeur d' <i>El Nacional</i> : un problème qui mérite l'attention de l'enquête.....	16
Discussion avec les visiteurs américains du S.W.P.	18
13 juin 1940	21
14 juin 1940	25
15 Juin 1940.....	30
Le rôle du Kremlin dans la catastrophe européenne.....	35
Le nid de reptiles du journal <i>Nation</i>	36
[Pas d'accusation contre Bassols]	37
Le cadavre de Harte	38
[Condoléances aux Harte]	39
Notre cap ne change pas	40

[MONSIEUR LE FRERE¹]

(2 juin 1940)

Oui. J'ai dit publiquement que la théorie de l' « auto-assaut » était stupide et extravagante. Un frère de M. Lombardo Toledano² affirme, à cet égard, que j'ai insulté la police et en particulier le général Nunez, de qui, dans le passé, je puis dire que je n'ai reçu qu'aide et attention.

La déclaration de ce député est une falsification grossière. Ni la police en général, ni son chef en particulier n'ont émis l'hypothèse de l' « auto-assaut », dans aucun contexte. Une telle théorie, ou, plus précisément, une affirmation générale de ce type a été exprimée par des publications dont la mission est de dissimuler et de justifier les crimes de Staline et de son G.P.U. Quelques fonctionnaires de police ont cru de leur devoir *d'enquêter* sur cette assertion. Mais le devoir de la police d'enquêter sur toutes les variantes ne me prive pas du droit de caractériser l'assertion de Lombardo Toledano³ et de ses amis qui rivalisent dans l'absurdité et l'extravagance de leurs calomnies avec le parti communiste... Ou peut-être l'honorable député exige-t-il que je considère moi-même l'hypothèse selon laquelle j'aurais mobilisé vingt hommes armés, capturé les policiers, enlevé l'un de mes gardes, mis le feu à ma propre maison, attaqué ma femme et moi, blessé mon petit-fils - et tout cela pour des raisons que personne ne peut expliquer de façon cohérente - que je considère donc cette hypothèse comme le résultat du sérieux de la pensée et la preuve de la finesse de la pensée juridique de M. [Lombardo] Toledano et de ses amis ?

Au cours de ma conférence de presse, j'ai dit, en réponse à une question directe, que, bien que je ne puisse être d'accord avec la manière dont M. Salazar procédait avec mes collaborateurs, je n'avais cependant pas le moindre doute que la police ne serait inspirée dans son enquête que par le désir d'établir la vérité.

L'objectif de cette nouvelle insinuation est double :

(1) provoquer l'hostilité de la police contre la victime de l'agression et aider ainsi les agresseurs, (2) provoquer, si possible, mon expulsion du Mexique, c'est-à-dire mon transfert aux mains du G.P.U.

Permettez-moi d'ajouter une chose : si on remonte la piste des différentes rumeurs et dénonciations mensongères mises en circulation par des sources mystérieuses et à demi mystérieuses, elle nous conduirait très près du commandement suprême des agresseurs.

¹ Communiqué de presse (T 4882), traduit du castillan avec la permission de la Houghton Library.

² Luis *Lombardo Toledano*, frère du secrétaire général de la C.T.M. (Confédération des Travailleurs Mexicains) et député du P.R.M., avait donné une déclaration assez largement reproduite dans la presse, qu'*El Popular* titrait « Trotsky insulte la police mexicaine ». Le ton de la déclaration était d'une xénophobie et d'un chauvinisme assez remarquables. Partant des déclarations de Trotsky sur la théorie de la simulation de l'attentat que la police semble avoir retenue pendant quelques jours, le député écrivait notamment : « Pour Trotsky, la police du Mexique est une police stupide. Elle ne mérite aucun respect. Nous autres, Mexicains, nous pensons autrement [...] Si Trotsky pense cela des institutions de l'unique pays au monde qui a voulu lui donner asile, on s'explique pourquoi il ne lui est permis de vivre dans aucune partie de la planète. »

³ Vincente *Lombardo Toledano* (1893-1968). Professeur de droit et principal dirigeant de la C.T.M. Notoirement lié à l'appareil de Moscou, il était le chef d'orchestre de la campagne contre Trotsky.

[LA DEMISSION DE BURNHAM⁴]

(5 juin 1940)

Cher Ami,

Nous attendons d'une minute à l'autre l'arrivée à notre maison de Konikow⁵, de son hôtel. Egalement celle des gens qui ont fait le voyage en auto. Nous regrettons seulement beaucoup que vous ne soyez pas parmi eux.

Il m'est matériellement impossible de vous donner un nouvel article pour le prochain numéro de *Fourth International*. Vous devriez avoir dans vos dossiers un vieux discours de moi sur l'Armée rouge, traduit ici par Rae Spiegel⁶. Je doute beaucoup qu'il puisse maintenant vous servir à quelque chose, mais je vous le dis à tout hasard.

Les archives sont prêtes à être embarquées. Je me suis adressé aux autorités mexicaines pour leur coopération nécessaire. Elles ont répondu qu'elles étaient prêtes à faire le nécessaire si j'insistais, mais elles croient qu'une expédition des archives maintenant, pendant l'enquête, peut faire une impression défavorable sur l'opinion publique. Je trouve cet argument très sérieux et j'ai répondu que je suis prêt à renvoyer l'embarquement d'une semaine ou deux dans l'espoir que la police réussira pendant ce temps à découvrir les assaillants.

Burnham ne reconnaît pas la dialectique, mais la dialectique ne lui permet pas d'échapper à son filet. Il est pris comme une mouche dans une toile d'araignée. Le coup porté à Shachtman est irréparable. Quelle leçon sur les blocs principaux et les blocs sans principe ! Et ce pauvre Abern⁷. Il y a quatre ans, il avait trouvé le protecteur de sa clique familiale en la personne du Révérend Père Muste⁸ et de son enfant de chœur Spector⁹; maintenant, il a recommencé cette expérience avec le catholique sécularisé Burnham et son avocat Shachtman¹⁰... Au bon vieux temps, nous attendions souvent des années et des décennies pour vérifier un pronostic. Maintenant, le rythme des événements est si fiévreux que la vérification surgit de façon inattendue le lendemain. Pauvre Shachtman !

P S. : Si vous l'estimez nécessaire, vous pouvez informer M. Metcalf¹¹ de la raison du report de l'expédition des archives.

⁴ Lettre à A. Goldman (8326), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

⁵ Antoinette Konikow (1869-1946), médecin, née en Russie, vétéran du mouvement socialiste et féministe, puis du P.C., avait été, en contact avec Solntsev, l'un des éléments pionniers de l'Opposition de gauche aux États-Unis.

⁶ Rae Spiegel (née en 1908 ?), militante de la section américaine depuis les années 30, avait été secrétaire volontaire de Trotsky à Coyoacán en 37-38.

⁷ Martin Abern (1898-1949), ancien dirigeant du S.P. devenu secrétaire des J.C. et collaborateur de Cannon, puis « chef historique » de l'Opposition, avait participé avec la minorité au conflit de 1940 et rejoint le Workers Party scissionniste.

⁸ Abraham Johannes Muste (1885-1967), un pasteur, avait été le directeur pédagogique de Brookwood Labor College, puis, de l'A.W.P. et du W.P.U.S. après la fusion A.W.P.-C.L.A. Il avait visité Trotsky en Norvège, à l'été 1936, mais peu après à Notre-Dame, avait retrouvé sa foi religieuse et rompu pour redevenir pasteur.

⁹ Maurice Spector (1908-1968) avait été très jeune l'un des fondateurs dirigeants du P.C. du Canada. Il avait accompagné Cannon au VI^e congrès l'I.C. et rallié alors l'Opposition. Plus tard, il faisait partie de ce que ses adversaires appelaient « la clique Abern ».

¹⁰ Max Shachtman (1903-1972), un ancien dirigeant des J.C. et l'un des « chefs historiques » de l'Opposition aux E.-U., avait été l'un des porte-drapeau de l'Opposition de 1939 et était devenu dirigeant du W.P.

¹¹ Keyes DeWitt Metcalf (né en 1899) était responsable de la bibliothèque de Harvard.

[L'AVENIR DES ARMES DE HITLER¹²]

(printemps 1940)

Les soldats de Hitler sont des ouvriers et des paysans allemands¹³. Après la trahison de la social-démocratie et du Comintern, ces ouvriers et paysans ont succombé en grand nombre aux fumées du chauvinisme après les succès militaires sans précédent. Mais la réalité des rapports de classe est plus forte que l'intoxication chauvine.

Les armées d'occupation doivent vivre côte à côte avec les peuples vaincus; elles doivent assister à l'appauvrissement et au désespoir des masses laborieuses; elles doivent être témoins de leurs efforts pour résister et protester, d'abord baillonnés puis de plus en plus ouverts et courageux.

Par ailleurs, la caste militaire et bureaucratique allemande, après une série de victoires et de pillages en Europe, s'élèvera encore plus au-dessus du peuple, étalera de plus en plus ses pouvoirs, ses privilèges et va se démoraliser comme toute caste de parvenus.

Les soldats allemands, c'est-à-dire les ouvriers et les paysans, auront, dans la majorité des cas, plus de sympathie pour les peuples vaincus que pour leur propre caste dirigeante¹⁴. La nécessité d'intervenir à tout moment comme « pacificateurs » et oppresseurs désintègrera rapidement les armées d'occupation en les infectant d'un esprit révolutionnaire.

¹² Fragment dicté par Trotsky au printemps 1940, Library of Social History, New York.

¹³ Cette vérité première fut soigneusement dissimulée par les belligérants pendant toute la durée de la Seconde Guerre mondiale. On connaît la formule selon laquelle les seuls « bons Allemands » étaient morts - une renonciation totale à l'« internationalisme prolétarien ».

¹⁴ Tel était le fondement de l'idée des adversaires du terrorisme individuel en zone d'occupation faisant porter les coups des partisans contre des soldats ordinaires de l'armée allemande.

[IL FAUT UN RECTIFICATIF¹⁵]

(6 juin 1940)

Cher Monsieur,

Suivant attentivement les reflets de l'attaque du 24 mai dans la presse capitaliste, je trouve dans votre précieux journal, dans le numéro en date du 27 mai, une note sous le titre « Trotsky se contredit ». La note m'attribue des versions différentes sur la façon dont j'ai échappé à la fusillade et la pièce dans laquelle j'ai passé la nuit. Cette dépêche constitue du début à la fin une misérable fabrication. Dans mes déclarations, il n'y avait pas et il ne pouvait pas y avoir l'ombre d'une contradiction. Votre rédaction a simplement été victime de comptes rendus tendancieux, pour ne pas dire criminels, dont la source est à rechercher tout près de celle de l'attaque¹⁶.

La note commence par ces mots : « Les observateurs ont fait divers commentaires sur les déclarations de l'ancien commissaire à la Guerre soviétique. » (*El Nacional*, 27 mai, section 2, page 2). Vous auriez sans doute pu rendre un très grand service à l'enquête et à l'opinion publique en indiquant plus précisément qui sont ces « observateurs » qui vous ont donné fausses informations. Ces observateurs ne peuvent pas être membres de ma maison, ils ne peuvent pas être des enquêteurs et non plus des observateurs de loin. Ne serait-ce pas seulement quelque journaliste qui n'a rien observé du tout, mais plutôt exécuté une instruction du G.P.U. ? Le caractère malveillant de l'information est dicté par deux objectifs : égarer l'enquête et préparer le terrain pour l'hypothèse de l'auto-assaut.

Aucun doute que vous comprendrez l'importance de ces circonstances et que vous vous empresserez de faire la clarification nécessaire.

¹⁵ Lettre au directeur d'*El Nacional* (T 4883), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

¹⁶ Trotsky pensait qu'il y avait une campagne générale d'intoxication des moyens d'information par les « amis du G.P.U. », mais n'osait pas affirmer encore ce qu'il subodorait, à savoir qu'il y avait de ces derniers dans la rédaction même de l'organe du P.R.M.

L'ATTENTAT DU 24 MAI¹⁷

(8 juin 1940)

L'attaque se produisit à l'aube, vers quatre heures du matin. Je dormais profondément, car j'avais pris un soporifique après une journée de travail écrasante. Réveillé par les rafales de la fusillade, mais encore plutôt dans un demi-sommeil, je m'imaginai d'abord que l'on célébrait la fête nationale près de la maison, avec des feux d'artifice. Mais les explosions étaient trop proches de nous, à l'intérieur même de la pièce, près de moi, et au-dessus de ma tête. L'odeur de la poudre prenait de plus en plus à la gorge. De toute évidence, ce que nous attendions depuis longtemps était maintenant en train de se produire : nous étions attaqués. Où étaient les policiers cantonnés hors de la maison ? Qu'étaient devenus les gardes placés à l'intérieur ? Pieds et poings liés ? Enlevés ? Assassins ? Ma femme avait déjà sauté du lit. La fusillade continuait sans arrêt. Ma femme m'a dit plus tard qu'elle m'avait entraîné sur le plancher, me poussant dans le coin entre le lit et le mur. C'est l'exacte vérité. Elle était restée devant moi, près du mur, comme pour me protéger de son corps. Mais, par gestes et à voix basse, je la persuadai de s'étendre à terre. Les coups de feu venaient de tous côtés, il était difficile de savoir d'où exactement. A un moment, comme elle me le raconta plus tard, ma femme put distinguer la lueur du coup de feu : c'est donc que la rafale partait de la pièce même, bien que nous ne voyions personne. Mon impression est que deux cents coups de feu environ furent tirés, dont une centaine dans la pièce même, tout près de nous. Des éclats de vitre et de plâtre volaient dans toutes les directions. Un peu plus tard, je m'aperçus que j'avais été légèrement touché deux fois à la jambe droite.

Quand la fusillade s'arrêta, nous entendîmes notre petit-fils¹⁸ appeler dans la pièce voisine : « Grand-père ! ». La voix de l'enfant, dans la nuit, au milieu de la fusillade, reste le souvenir plus tragique de toute cette nuit. Après qu'une rafale eût traversé son lit en diagonale comme l'attestent les marques sur la porte et le mur, l'enfant se jeta sous son lit : une balle traversa le matelas, le blessa au gros orteil et s'enfonça dans le plancher. Les assaillants lancèrent deux bombes incendiaires et quittèrent la chambre de notre petit-fils. Criant « Grand-père ! », il courut derrière eux dans le patio, laissant derrière lui une traînée de sang et, sous le feu, se précipita dans la chambre d'un des gardes, Harold Robins¹⁹.

Au cri de notre petit-fils, ma femme se précipita dans sa chambre, déjà vide. Le plancher, la porte et un petit meuble brûlaient. « Ils ont enlevé Sieva », lui dis-je. Ce fut le pire moment. Les coups de feu continuaient, mais déjà loin de notre chambre à coucher, quelque part dans le patio ou dehors, près des murs. Apparemment, les terroristes couvraient leur retraite. Ma femme s'empessa d'étouffer les flammes avec une couverture. Une semaine plus tard, elle devait encore soigner ses brûlures.

Deux membres de notre garde apparurent, Otto [Schüssler] et Charles [Cornell] : ils avaient été séparés de nous pendant l'attaque par un feu nourri de mitraillettes. Ils confirmèrent que les assaillants semblaient s'être retirés puisqu'on n'en voyait plus un seul dans le patio. Le garde de service cette nuit-là, Robert Sheldon Harte avait disparu. Les deux automobiles étaient parties. Pourquoi les policiers de garde, qui stationnaient à l'extérieur, gardaient-ils le silence ? Ils avaient été ligotés par les attaquants qui criaient « Vive Almazàn ». Telle fut l'histoire que racontèrent les policiers ligotés.

Ma femme et moi crûmes, le lendemain, que les attaquants avaient tiré à travers les fenêtres et les portes, et qu'aucun d'eux n'avait pénétré dans notre chambre. Pourtant un examen de la trajectoire des balles prouva de façon irréfutable que les huit coups qui frappèrent le mur à la tête des deux lits et qui trouèrent le matelas en quatre endroits, ainsi que les traces de balles dans le plancher sous le lit ne pouvaient avoir été tirés que de l'intérieur de la pièce. Des douilles trouvées sur le plancher et une couverture roussie en deux endroits témoignent en faveur de la même interprétation.

Quand les terroristes entrèrent-ils dans notre chambre ? Au cours de la première partie de l'attaque, avant que nous soyons réveillés ? Ou bien au contraire pendant les derniers moments, alors que nous étions couchés sur le plancher ? Je penche pour la seconde hypothèse. Ayant tiré à travers portes et fenêtres plusieurs dizaines de balles, et n'ayant entendu ni cris ni gémissements, les attaquants avaient toutes raisons de penser qu'ils n'avaient pas achevé leur besogne. L'un d'entre eux a dû entrer au dernier moment pour donner le coup de grâce. Il est possible que draps et traversins aient conservé la forme de corps humains. A quatre heures du matin, la pièce était dans l'obscurité. Ma femme et moi restions étendus en silence et sans bouger sur le plancher. Avant de quitter notre chambre, le terroriste qui vint pour vérifier si la tâche était déjà accomplie a pu tirer quelques coups sur le lit « pour en avoir le cœur net ».

Il serait fastidieux d'analyser ici dans le détail les légendes variées, nées de l'incompréhension ou de la malveillance, qui ont servi directement ou indirectement à la théorie de l'attentat simulé. La presse allégua que ma femme et moi n'étions pas dans notre chambre la nuit de l'attentat. *El Popular* - l'organe de l'allié des stalinien, [Lombardo] Toledano - se répandit en propos concernant mes « contradictions » : selon une version on dit que j'avais rampé dans un coin de la pièce, selon un autre, que j'avais sauté sur le plancher, etc. Il n'y a là-dedans pas un mot de vrai. Toutes les pièces de la maison sont occupées, la nuit par des personnes désignées d'avance, à l'exception de la bibliothèque, de la salle à manger et de mon bureau. Mais précisément, les attaquants traversèrent ces pièces et ne nous y trouvèrent pas. Nous dormions là où nous dormions toujours dans notre chambre à coucher. Comme on l'a déjà établi, je me jetai dans un coin de la pièce et ma femme m'y rejoignit.

¹⁷ Mémoire aux autorités mexicaines envoyé au président Cardenas par l'intermédiaire de son chef de cabinet. A. Lenero (T 4887), traduction du russe, revue. Les [...] indiquent la partie qui ne fut pas publiée dans l'édition au Mexique en 1940 de *Los Gangsters de Stalin* parce qu'elle avait été reprise dans l'étude sur le Comintern et le G.P.U.

¹⁸ Vsiévolod P. Volkov, plus tard Esteban Volkow (né en 1926), était le fils de Zinaïda, fille aînée de Trotsky, qui s'était suicidée en exil à Berlin et de P.I. Volkov enseignant, mort en déportation après 1935. Il avait été recueilli par son oncle et la compagne de ce dernier, Jeanne Martin, et était finalement arrivé à Mexico en août 1939.

¹⁹ Harold Roberman dit *Robins* (né en 1912) était un peintre en bâtiment que le S.W.P. avait envoyé à Coyoacán comme garde et chauffeur.

Comment se fait-il que nous ayons survécu ? De toute évidence par un hasard heureux. Les lits furent sous un feu croisé. Peut-être les attaquants eurent-ils peur de se blesser mutuellement et tirèrent-ils instinctivement plus haut ou bas qu'ils n'auraient dû. Mais ce n'est qu'une supposition du domaine de la psychologie. Il est également possible que ma femme et moi ayons aidé le hasard en ne perdant pas la tête, en n'appelant pas au secours, alors que cela n'aurait servi à rien, en ne tirant pas quand cela n'aurait eu aucun sens, mais en restant tranquillement étendus sur le sol, faisant les morts²⁰.

[Il pourrait paraître incompréhensible aux non-initiés que la clique de Staline m'eût d'abord exilé, puis ait tenté ensuite de m'assassiner à l'étranger. N'eût-il pas été plus simple de me fusiller à Moscou, comme tant d'autres ?

Voici l'explication. En 1928, lorsque je fus exclu du parti et exilé en Asie centrale, il était encore impossible non seulement de parler de peloton d'exécution, mais même d'arrestation. La génération avec laquelle j'avais traversé la révolution d'Octobre et la guerre civile était encore en vie. Le bureau politique se sentait assiégé de tous côtés. D'Asie centrale, j'avais pu maintenir des contacts directs avec l'Opposition. Dans ces conditions, Staline, après avoir hésité pendant un an, décida d'avoir recours à l'exil comme un moindre mal. Il pensa que Trotsky, isolé de l'U.R.S.S., dépourvu d'appareil et de ressources matérielles, serait incapable d'entreprendre quoi que ce soit. De plus il calcula qu'après être parvenu à me noircir complètement aux yeux de la population, il n'aurait aucune difficulté à obtenir du gouvernement allié de Turquie mon retour à Moscou pour le coup final. Les événements ont toutefois montré depuis qu'il est possible, sans appareil ni ressources matérielles, de prendre part à la vie politique. Avec l'aide de jeunes camarades, j'ai posé les bases de la IV^e Internationale qui se fraie lentement mais sûrement son chemin. Les procès de Moscou de 1936-1937 ont été organisés pour obtenir mon expulsion de Norvège, c'est-à-dire en fait me livrer aux mains du G.P.U. Mais cela n'a pas réussi. J'ai atteint le Mexique. Je sais que Staline a reconnu à plusieurs reprises que c'était une « erreur énorme » de m'avoir exilé. Pour réparer cette erreur, il ne restait qu'une action terroriste.

Au cours des dernières années, le G.P.U. a supprimé des centaines de mes amis, ainsi que des membres de ma famille en U.R.S.S. En Espagne, il a assassiné mon ancien secrétaire Erwin Wolf et plusieurs camarades; à Paris, il a assassiné mon fils, Léon Sedov²¹, que les tueurs professionnels de Staline guettaient depuis deux ans. A Lausanne, le G.P.U. a tué Ignace Reiss qui l'avait quitté et avait rejoint les rangs de la IV^e Internationale. A Paris, les agents de Staline ont assassiné un autre de mes anciens secrétaires, Rudolf Klement, dont le corps fut retrouvé dans la Seine, la tête, les mains et les jambes coupées. On pourrait poursuivre cette liste interminable.

Au Mexique, il y eut une tentative évidente de me faire assassiner dans ma maison par un individu muni d'une fausse recommandation d'un homme politique très connu²². Ce fut après cet incident, que nous primes des mesures de protection plus sérieuses : gardes nuit et jour, système d'alarme, etc.

Après la participation active et véritablement meurtrière du G.P.U. dans les événements d'Espagne, j'ai reçu nombre de lettres de mes amis, surtout de Paris et de New York, à propos des agents du G.P.U. qui ont été envoyés de France ou des États-Unis au Mexique. Les noms et les photographies de ces messieurs, je les ai transmis en temps voulu à la police mexicaine. La déclaration de guerre a d'autant plus aggravé cette situation par suite de ma lutte irréductible contre la politique étrangère et intérieure du Kremlin. Mes déclarations et mes articles dans la presse mondiale - sur le démembrement de la Pologne, la faiblesse de l'Armée rouge dirigée par Staline, etc. - ont été reproduits à des dizaines de millions d'exemplaires. Le mécontentement ne cesse de grandir en U.R.S.S. même. En tant qu'ancien révolutionnaire, Staline se souvient que la III^e Internationale était infiniment plus faible au début de la Première Guerre mondiale que ne l'est à présent la IV^e. Le déroulement de la guerre peut donner un puissant élan au développement de la IV^e Internationale, y compris en U.R.S.S. C'est pourquoi Staline ne peut pas avoir manqué de donner des ordres à ses agents d'en finir avec moi au plus vite.

Des faits connus de tous et des considérations politiques générales démontrent également sans aucun doute possible que l'organisation de l'attentat du 24 mai ne peut être l'œuvre que du G.P.U. Il ne manque pourtant pas de preuves supplémentaire :

1. Quelques semaines avant l'attentat, la presse mexicaine était pleine de rumeurs au sujet d'une concentration d'agents du G.P.U. au Mexique. Il y avait bien des choses fausses dans ces rapports. Mais le fondement de ces rumeurs était exact.
2. Il faut noter avec soin l'exceptionnelle qualité technique de l'attentat. L'assassinat n'a échoué que par un de ces hasards qui font partie intégrante de toute guerre. Mais la préparation et l'exécution de l'attentat sont étonnantes par leur caractère méthodique, leur efficacité et le nombre des participants. Les terroristes sont familiarisés avec les abords de la maison et sa vie intérieure : ils sont équipés d'uniformes de police²³, d'armes, de scies électriques, d'échelles de corde, etc. Ils ont parfaitement réussi à ligoter les policiers placés à l'extérieur. Ils ont paralysé les gardes placés à l'intérieur par une disposition judicieuse de leurs tirs; ils ont pénétré dans la chambre de la victime désignée, tiré impunément pendant trois à cinq minutes, lancé des bombes incendiaires et quitté le champ de bataille sans laisser derrière eux la moindre trace. Une telle entreprise dépasse les possibilités d'un groupe indépendant. Il faut noter la formation, l'entraînement, les ressources considérables et la sélection des exécutants. Cela, c'est le travail du G.P.U.

²⁰ Ici commence la coupure indiquée n° 1.

²¹ Léon (Lev) L. Sedov (1906-1938), fils de Trotsky, l'avait suivi en exil et avait partagé son combat jusqu'à sa mort à Paris dans des circonstances suspectes. (*Note de l'édition originale*). Il a depuis été prouvé que Sedov avait bien été assassiné par la G.P.U. (*N.R.*)

²² Il s'agit de la curieuse affaire au cours de laquelle un homme s'était présenté à la maison de Trotsky prétendant apporter un colis de la part du général Mùgica. Ce dernier, contacté par téléphone, avait démenti, mais l'homme, maladroitement alerté, s'était éclipsé et ne fut pas retrouvé.

²³ Ces uniformes avaient été procurés aux conspirateurs par un instituteur rural membre du P.C. qui avait sollicité un fonctionnaire pour une opération du parti contre les gens d'Almazán. Découvert, l'instituteur dénonça l'homme qui lui avait passé commande, début mai, David Serrano, dirigeant du P.C.M. Luis Mateo Martinez devait tenter de se suicider en prison aux premiers jours de sa détention.

3. Tout à fait conforme au système classique du G.P.U. est le soin avec lequel on cherche à dévoyer l'enquête sur une fausse piste introduisant cette dernière dans la préparation même de l'attentat. En ligotant les policiers, les assaillants criaient : « Viva Almazàn ! » Ces clameurs artificielles et frauduleuses, la nuit devant cinq policiers dont trois dormaient, visaient deux buts à la fois : distraire, ne fût-ce que pour quelques jours l'attention de l'enquête à venir et la tenir à l'écart du G.P.U. et de son agence au Mexique et compromettre les partisans d'un des candidats à la présidence. Tuer un adversaire en rejetant le soupçon sur autrui, c'est la méthode classique du G.P.U., ou, plus exactement, de son inspirateur, Staline.
4. Les assaillants avaient apporté avec eux plusieurs bombes incendiaires, dont deux ont été jetées dans la chambre de mon petit-fils. Ceux qui participaient à l'attaque avaient donc l'intention non seulement de tuer mais aussi de mettre le feu. Leur unique but, dans ce cas, ne pouvait être que de détruire mes archives. Ceci n'intéresse que Staline, du fait de l'exceptionnelle valeur de mes archives dans ma lutte contre l'oligarchie du Kremlin. Ce sont en particulier mes archives qui m'ont permis de démontrer que les procès de Moscou n'étaient que des machinations policières. Le 7 novembre 1936, le G.P.U., courant de gros risques, avait déjà volé à Paris une partie de mes archives. Il ne les oublia pas pendant la nuit du 24 mai. Les bombes incendiaires sont ainsi une sorte de carte de visite de Staline.
5. Tout à fait caractéristique des crimes du G.P.U. est la division du travail entre les tueurs clandestins et les « amis » légaux. Tout en préparant l'attaque par un travail conspiratif clandestin, on menait une campagne ouverte de calomnies dans le but de discréditer la victime présumée. La même division du travail se poursuit après le crime : les terroristes vont se cacher pendant que leurs avocats tentent ouvertement d'attirer l'attention de la police sur une fausse piste.
6. Enfin, il n'est pas possible de ne pas relever les réactions de la presse mondiale : les journaux de toutes tendances partent de l'idée tacite ou nettement exprimée selon laquelle cet attentat est l'œuvre du G.P.U. Seuls les journaux stipendiés par le Kremlin ou à ses ordres soutiennent une version différente. C'est une preuve politique irréfutable !

Le matin du 24 mai, les représentants de la direction de la police me demandèrent ma collaboration pour résoudre le problème. Le colonel Salazar et des dizaines d'agents s'adressèrent à moi, de la manière la plus amicale possible, pour obtenir des informations diverses. Ma famille, mes collaborateurs et moi-même, nous fîmes tout ce qui était en notre pouvoir.

Le 25 ou le 26 mai, deux agents de la police secrète me dirent que l'enquête était sur une bonne voie, et qu'il était déjà de toute façon prouvé « qu'il s'agissait bien d'une « tentative d'assassinat ». Je fus étonné. Après tout, était-il nécessaire de le prouver ? Je me demandai précisément *contre qui* la police avait à prouver que cet attentat en était bien un ? En tout cas, jusqu'au soir du 27 mai, l'enquête, autant que je pouvais le juger, était tournée contre les assaillants inconnus, et pas contre les victimes. Le 28 mai, je transmis au colonel Salazar une épreuve qui, comme le démontra la *troisième* phase de l'enquête, était de la plus haute importance. Mais était alors inscrite à l'ordre du jour une *seconde* phase, que je n'aurais jamais imaginée, celle d'une enquête dirigée contre moi et mes collaborateurs.

Dans la nuit du 28 mai, un changement complet et brutal dans l'orientation de l'enquête et dans l'attitude de la police vis-à-vis de ma maison fut préparé et réalisé. Nous fûmes immédiatement entourés d'une atmosphère hostile. Que se passe-t-il ?, nous, demandions-nous avec embarras. Ce tournant ne s'est pas produit tout seul. Il devait y avoir des raisons concrètes et impératives. Il ne s'était révélé et ne pouvait se révéler même un semblant de fait ou d'élément factuel pouvant justifier pareil tournant dans le cours de l'enquête. Je ne puis y trouver d'autre explication que l'énorme pression exercée par le G.P.U. appuyé sur tous ses « amis ». Un véritable coup d'état s'était produit en coulisses. Qui l'avait dirigé ?

C'est ici qu'intervient un fait qui pourrait sembler insignifiant, mais qui mérite la plus grande attention. Au matin du 27 mai, *El Popular* et *El Nacional* publièrent tous deux une histoire identique : « M. Trotsky se contredit », m'imputant des contradictions sur ma conduite durant la nuit du 24 mai et dans le cours de l'attentat lui-même. Cette histoire, que, dans l'agitation de ces heures, j'ai laissée passer sans y prêter attention, était du début à la fin une pure affabulation. Qui avait donné cette information aux journaux « de gauche » ? C'est une question capitale. On se réfère comme sources à des « observateurs anonymes ». Qui sont ces « observateurs » ? Qu'ont-ils observé, et où ? Il est tout à fait évident que *cette histoire avait pour but de préparer et de justifier aux yeux des cercles gouvernementaux, où ces journaux sont largement diffusés, le tournant hostile de l'enquête contre moi et mes collaborateurs*. Un examen serré de cet épisode mettrait à coup sûr bien des choses en lumière.

Deux employées de la maison furent interrogées pour la première fois le 28 mai, c'est-à-dire le jour même où nous étouffions déjà dans une atmosphère hostile, et où la police se tournait déjà vers l'interprétation de l'« attentat simulé ». Le lendemain 29, les deux femmes furent de nouveau convoquées, emmenées à 4 heures de l'après-midi via Madero (Guadalupe) où elles furent interrogées jusqu'à 11 heures du soir dans l'immeuble, et de 11 heures à 2 heures du matin, dans une automobile dans la cour obscure.

Aucun procès-verbal ne fut pris. Elles furent reconduites à la maison aux environs de 3 heures. Le 30 mai, un agent de police apparut dans la cuisine avec un procès-verbal tout prêt, et les deux femmes le signèrent sans l'avoir lu. L'agent quitta la cuisine une minute environ après y être entré. Quand ces deux femmes apprirent par les journaux que mes secrétaires Charles et Otto avaient été arrêtés sur la base de leurs déclarations, elles affirmèrent toutes les deux qu'elles n'avaient absolument rien dit qui puisse justifier leur arrestation.

Pourquoi ces deux membres de ma garde ont-ils été arrêtés, et pas les autres ? Parce que Otto et Charles servaient d'agents de liaison avec les autorités et avec quelques camarades qui se trouvaient en ville. Préparant le coup contre moi, les magistrats chargés de l'instruction décidèrent d'isoler d'abord totalement notre maison. Le même jour, un Mexicain, Z[endejas] et un Tchèque B[azant]²⁴, deux jeunes amis qui nous avaient rendu visite pour exprimer leur sympathie, furent arrêtés. Le but de leur arrestation était évidemment identique : couper toutes nos liaisons avec le monde extérieur. On exigea des gardes arrêtés qu'ils avouent « en un quart d'heure » que c'était moi qui leur avait donné l'ordre d'accomplir cet

²⁴ Francisco Zendejas (1917-1985) était étudiant aux États-Unis et, à son retour était venu assurer des gardes à la maison de Trotsky. Il avait amené avec lui un boursier de Tchécoslovaquie qu'il avait connu aux États-Unis, Jan Bazan (né en 1913).

attentat. Je ne tiens pas à exagérer de tels épisodes ou à leur donner une signification tragique. Ils ne m'intéressent que du point de vue de la possibilité de démasquer les forces réunies « en coulisses » et qui furent capables, en 24 heures, de déclencher de façon presque magique un tournant radical dans l'orientation de l'enquête. Ces forces continuent aujourd'hui encore à exercer une influence sur le cours de l'enquête.

Le jeudi 30 mai, lorsque B[azant] fut interrogé via Madero tous les agents de la police partageaient de la théorie de l'« attaque contre soi-même » et se conduisaient avec insolence à mon égard, à l'égard de ma femme et de mes collaborateurs. Pendant ses quatre jours d'incarcération, Z[endejas] eut l'occasion d'écouter quelques conversations entre les policiers. Voici ses conclusions : « La main de Lombardo Toledano, de Bassols²⁵ et autres pénétrait profondément dans l'activité de la police et ce avec beaucoup de succès. L'idée de l'auto-attentat était artificiellement soufflée par cette source. »

La pression des cercles intéressés a dû assumer des proportions véritablement irrésistibles pour obliger les représentants de l'enquête à prendre au sérieux l'idée absurde de l'attaque contre soi-même.

Quel but aurais-je poursuivi en m'aventurant dans une aussi monstrueuse, aussi répugnante et aussi dangereuse ? Personne ne l'a encore expliqué jusqu'à présent. On allègue que je voulais noircir Staline et son G.P.U. Mais un autre attentat ajouterait-il quoi que ce soit à la réputation d'un homme qui a détruit une vieille génération entière du parti bolchevique ? On dit que je voulais prouver l'existence de la « cinquième colonne ». Pourquoi ? Dans quel but ? En outre, les agents du G.P.U. suffisent parfaitement pour perpétrer un attentat sans qu'il soit besoin de la mystérieuse 5^e colonne. On dit que j'ai voulu créer des difficultés au gouvernement mexicain. Quels motifs plausibles aurais-je pu avoir de susciter des difficultés au seul gouvernement qui m'ait offert l'hospitalité ? On dit que j'ai voulu provoquer une guerre entre les États-Unis et le Mexique. Mais cette explication relève intégralement du domaine du délire. Pour provoquer une telle guerre, il eût été en tout cas plus efficace d'organiser un attentat contre un ambassadeur américain ou des magnats du pétrole, pas contre un bolchevik révolutionnaire, étranger et haï des cercles impérialistes.

Quand Staline organise un attentat pour m'assassiner, le sens de son action est clair : il veut abattre son ennemi n° 1. Staline ne court ce faisant aucun risque : il agit de loin. Au contraire, en organisant un « attentat simulé », je dois assumer moi-même la responsabilité d'une telle entreprise : je mets en jeu mon propre destin, celui de ma famille, ma réputation politique et celle du mouvement que je sers. Qu'ai-je donc à y gagner ?

Mais, même si l'on voulait admettre l'impossible, c'est-à-dire qu'après avoir renoncé à la cause de toute ma vie et foulé aux pieds le sens commun et mes propres intérêts vitaux, j'aie décidé d'organiser cet « attentat simulé » pour quelque objectif inconnu, il reste encore la question suivante : Où et comment ai-je pu obtenir vingt exécutants ? Comment ai-je pu les équiper d'uniformes de policiers ? Comment les ai-je armés ? Comment les ai-je équipés du matériel nécessaire ? etc. En d'autres termes, comment un homme, qui vit presque complètement isolé du monde extérieur, a-t-il pu réaliser une entreprise qui n'est concevable que pour un puissant appareil ? Je dois avouer que je me sens mal à l'aise en critiquant une idée qui est au-dessous de toute critique.

Le G.P.U. a adroitement mobilisé ses agents pour m'assassiner. La tentative a échoué accidentellement. Les amis du G.P.U. sont compromis. Ils sont maintenant obligés de faire tout ce qu'ils peuvent pour rejeter sur moi la responsabilité de l'attentat manqué de leur propre chef. Ce faisant, ils n'ont pas un grand choix des moyens. Il leur faut agir par des méthodes grossières et conformer à l'aphorisme de Hitler : plus le mensonge est gros et plus facilement on le croira²⁶.]

On peut tirer des conclusions extrêmement précieuses du travail en coulisses du G.P.U. d'une étude du comportement d'une partie de la presse mexicaine dans les jours qui ont suivi la tentative d'assassinat. Laissons de côté *La Voz de México*, la publication stalinienne officielle, avec ses contradictions grossières, ses accusations insensées et ses calomnies cyniques. Laissons également de côté les organes de la droite qui sont inspirés d'un côté par la recherche du sensationnel et essaient du l'autre d'utiliser l'attentat à leur profit à eux, c'est-à-dire contre la « gauche » en général. Politiquement, je suis plus loin de journaux comme *Universal* ou *Excelsior* que de Lombardo Toledano et les siens. J'utilise ces journaux-là pour me défendre exactement comme j'utiliserais un autobus pour me déplacer.

De plus, les manœuvres des journaux de droite ne sont qu'un reflet de la politique du pays et ils ont essentiellement une attitude détachée par rapport à la question de l'attentat et celle du G.P.U. Pour nos objectifs il est bien plus important d'analyser le comportement d'*El Popular* et en partie d'*El Nacional*. La politique active dans ce cas, c'est *El Popular* qui la mène. En ce qui concerne *El Nacional*, il ne fait que s'adapter à son ami intéressé.

En dépit du fait rapporté par les journaux, que [Lombardo] Toledano avait quitté la capitale deux ou trois jours avant l'attentat, *El Popular* avait au moment critique des directives claires et précises. L'attentat n'a pas surpris ce journal, ne l'a pas pris au dépourvu. Dans cette affaire, la rédaction n'a pas essayé de faire de l'attentat une plaisanterie ni de faire allusion à ma « folie de la persécution », etc. Au contraire, le journal a tout de suite pris un ton sérieux et alarmé. Le numéro du 25 mai, sur toute la première page, lançait le mot d'ordre : « L'attentat contre Trotsky est un attentat contre le Mexique. » L'éditorial sous ce titre exigeait l'enquête la plus rigoureuse et la punition exemplaire des coupables *quelles que soient leur tendance politique et la puissance étrangère à laquelle ils sont liés*. Par cette phraséologie l'article cherche à donner l'impression de la plus grande impartialité et d'une indignation patriotique. L'objectif immédiat est de creuser en quelque sorte un abîme entre la rédaction d'*El Popular* et les terroristes qui pourraient un jour ou l'autre tomber aux mains de la police. Cette mesure de précaution est d'autant plus nécessaire qu'*El Popular* avait mené avec un zèle tout particulier une campagne de calomnies contre moi au cours de la période précédente.

²⁵ Narciso Bassols (1898-1959), professeur de droit, ancien ministre de l'Instruction publique avant 1934, puis ministre de l'Intérieur en 1934, des Finances en 35-36, était ambassadeur à Paris, et ses services opéraient un tri qui permit de faire venir au Mexique nombre de staliniens, écartant leurs adversaires. Trotsky l'accusait - et le F.B.I. le soupçonnait fortement - d'être en liaison et en travail commun avec le G.P.U.

²⁶ Ici se termine la coupure signalée n°1.

Pourtant, sous la coquille littéraire de l'impartialité, pointent quelques insinuations prudentes destinées à être mieux élaborées dans les jours qui suivent. On remarque en passant, dans une simple phrase qu'il y a « des aspects mystérieux et suspects à cet attentat ». Ce jour-là, ces mots sont passés inaperçus. Mais il est maintenant parfaitement clair que l'auteur s'était réservé d'avance la possibilité d'avancer la théorie de l'« assaut simulé » en cas d'échec de l'enquête judiciaire. La seconde insinuation n'est pas moins significative : l'article prédit que les « ennemis du Mexique » attribueront l'attentat à Staline et à Moscou²⁷. Les ennemis du Mexique sont ici identifiés à ceux de Staline. L'appel solennel à rechercher les criminels, quelle que soit la puissance avec laquelle ils sont liés revêt donc une interprétation très limitée.

Avec tous ces zigzags et ses équivoques, l'article est soigneusement réfléchi. Ses contradictions découlent du caractère contradictoire et indéfini de la situation elle-même. On ne connaît pas encore le résultat de l'enquête. Au cas où elle aurait abouti, il fallait battre en retraite aussi loin que possible. Au cas où elle n'aboutirait pas, il était nécessaire de conserver la liberté d'action sur la ligne de la vieille calomnie et de la persécution. Il fallait en même temps détourner du G.P.U. aussi loin que possible l'attention, sans pour autant se lier totalement les mains. En relisant aujourd'hui cet article, on peut voir clairement que la manœuvre était cousue de fil blanc.

Dans le numéro du 26 mai, la même ligne continue pour l'essentiel. *El Popular* exige des autorités la punition énergique des coupables. Le danger que ceux qui ont participé à l'attentat tombent entre les mains de la police est encore très grand, d'où cet accent sévère d'impartialité.

Le numéro du 27 mai reproduit déjà la cynique histoire « M. Trotsky se contredit²⁸ ». C'est la première tentative pour développer l'insinuation à propos des « aspects suspects » de l'attentat. On affirme dans cette histoire que j'ai donné un témoignage contradictoire au sujet de mes faits et gestes pendant l'attaque. L'incongru de la situation saute aux yeux. Si un homme qui vit dans la solitude de l'émigration a été capable de mobiliser vingt conspirateurs et d'obtenir pour eux des uniformes et des mitraillettes, alors il doit être capable de préparer une réponse sur ses faits et gestes au moment de l'attentat. Mais ne chicanons pas sur la technique de la falsification. Une chose est claire : *El Popular* est en train de préparer le terrain pour la théorie de l'« assaut simulé ».

L'enquête pendant ce temps se heurte à de grandes difficultés : le G.P.U. est capable de prévoir beaucoup de choses et de bien couvrir ses propres traces. Quatre jours se sont écoulés depuis l'attentat. Le danger de l'arrestation des principaux participants de l'attentat pouvait être considéré comme écarté, d'autant plus que, dans l'intervalle, ils avaient largement eu la possibilité de franchir la frontière avec des passeports préparés à l'avance. Conformément à cela, *El Popular* adopte le 27 mai un ton plus hardi. Il ne s'en tient pas à l'histoire mentionnée ci-dessus dans la partie « informations ». L'éditorial de ce jour déclare nettement que « tous les jours qui passent, l'attentat éveille des doutes importants et paraît de plus en plus suspect et de moins en moins logique » ; plus loin on emploie mot de « camouflage ». L'article attribue l'attentat aux impérialistes américains qui cherchent à intervenir au Mexique et s'appuient apparemment sur ma collaboration. Pourquoi les impérialistes m'auraient-ils choisi comme l'objet de l'attentat plutôt qu'un autre, on ne le sait pas. Et la raison précise pour laquelle l'attentat contre un bolchevik russe au Mexique pourrait justifier une intervention des États-Unis demeure encore moins compréhensible. Au lieu d'analyses et de preuves, un choix de phrases ronflantes.

Il reste à rappeler qu'avant la conclusion du bloc Hitler-Staline, *El Popular* avait l'habitude de me caricaturer toujours avec une croix gammée. Je ne fus donc soudain transformé en agent des États-Unis qu'après l'invasion de la Finlande par l'Armée rouge. *El Popular* essaie de disposer de moi avec la même liberté dont Staline use pour donner des ordres à ses agents. Dans leur agitation verbale et leurs manœuvres de coulisses, Toledano et ses alliés sont sans aucun doute allés beaucoup plus loin que dans leur propre presse. Comme le montrent les événements des jours suivants, ils ont engagé un travail particulièrement intense dans la police.

Le 28 mai, les autorités chargées de l'enquête étaient déjà totalement gagnées à l'idée de l'« attentat simulé ». Deux de mes secrétaires, Otto [Schüssler] et Charles [Cornell] et deux personnes liées à la maison, B[azant] et Z[endejas] ont été arrêtés. Après cette victoire, *El Popular* se retire soigneusement l'ombre : dans le numéro du 28 mai, il prend de nouveau une position objective. La raison pour laquelle les directeurs du journal prenaient garde de ne pas s'engager irrévocablement est claire. Ils en savaient plus qu'ils n'en disaient, ils avaient beaucoup moins confiance dans la version de l'attentat simulé que n'en avait la police qu'ils avaient égarée sur une fausse piste. C'est pourquoi, après avoir transféré la responsabilité sur le dos de la police, *El Popular*, le 28 mai, reprend une fois de plus l'attitude de l'observateur patriote alarmé.

Dans le numéro du 29 mai, *El Popular* publiait sans commentaire la déclaration du parti communiste qui exigeait non le châtiement des terroristes, mais l'expulsion de Trotsky du Mexique²⁹. Ce jour-là, ma maison et tous ses habitants furent coupés du monde extérieur par un anneau de soupçons fantasmagoriques. Il vaut la peine de souligner qu'en la circonstance également, [Lombardo] Toledano abandonne les mots d'ordre les plus naïfs du Kremlin pour les laisser lancer par les dirigeants du parti communiste qui, eux, n'ont rien à perdre. Il cherche à conserver une porte de sortie pour sa propre retraite.

²⁷ Le communiqué du P.C.M. indiquait : « L'attaque contre la maison de Trotsky a été organisée et exécutée par des éléments provocateurs chassés de la police, et des cadres de l'armée; cette provocation fait partie du programme de la réaction au service des compagnies pétrolières et de l'impérialisme yankee pour préparer l'atmosphère afin de déclencher des représailles et de véritables attentats contre les organisations et leurs dirigeants, et en premier lieu contre le P.C. » Le bref commentaire d'*El Popular* indiquait que l'objectif des criminels était d'« attribuer l'attentat » « au gouvernement soviétique, aux puissances ennemies des E.U. et à la 5^e colonne enfin » : « La grossière manœuvre ne pouvait être plus claire. »

²⁸ L'article d'*El Popular* assurait que Trotsky « avait donné trois versions différentes quant au lieu où il se trouvait à l'heure de la fusillade ».

²⁹ Le communiqué du P.C.M. assurait : « Il n'y a pas de doute que la provocation exécutée dans la maison de Trotsky a été organisée par la réaction mexicaine et les agents de la commission Dies [...] Le Parti communiste dénonce devant le peuple et ses organisations révolutionnaires cette affaire comme une provocation d'envergure qui mérite d'être condamnée par les masses et qui, de la part de notre président Cárdenas, doit mériter l'expulsion immédiate du Mexique de Trotsky et de sa suite. »

Le 1^{er} juin, la presse publia ma lettre au procureur de la République, dans laquelle je désignais nommément [Lombardo] Toledano comme un complice moral de la préparation de l'attentat. Après cela, Toledano sort à moitié de l'ombre. « La C.T.M. accuse Trotsky de servir d'instrument dans la guerre des nerfs », proclamait *El Popular* le 6 juin³⁰. Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est de la rhétorique vide, sans aucun sens ni preuve à l'appui ! Au nom de la C.T.M., [Lombardo] Toledano soumet aux autorités un document dans lequel l'attentat est entremêlé dans un filet d'intrigues internationales large et tout à fait vague. En dehors de moi-même, qui suis suspect d'intriguer, il y a beaucoup de facteurs, d'institutions et d'individus. Beaucoup, mais pas le G.P.U. Seuls « des ennemis du Mexique », comme nous le savons déjà, sont capables de soupçonner le G.P.U. Ainsi, à travers toutes ses manœuvres, Toledano demeure l'ami n° 1 du G.P.U.

Contrairement à tous les autres journaux de la capitale, *El Nacional* n'a même pas mentionné l'attentat dans la première partie de son numéro du 25 mai. Il a reproduit dans la deuxième une dépêche intitulée : « Trotsky subit dans sa maison un attentat théâtral (!). » On ne sait pas sur quelle base il est arrivé à cette appréciation. Je suis malheureusement obligé de dire, qu'en plusieurs circonstances antérieures, ce journal a essayé de m'attribuer des actes répréhensibles sans une ombre de justification.

Il faut relever avec la plus extrême attention le fait que, jour où *El Nacional* parlait d'un attentat « théâtral », *El Popular* écrivait : « L'attentat contre Trotsky est un attentat contre le Mexique. » Il peut sembler à première vue qu'*El Nacional* avait une attitude bien plus hostile vis-à-vis de la victime de l'attentat que ne l'avait *El Popular*. En fait, ce n'est pas le cas. Par son attitude, *El Nacional* révélait simplement qu'il était beaucoup plus loin qu'*El Popular* des sources du stalinisme et par conséquent de celles de l'attentat. Les rédacteurs d'*El Nacional* font tout leur possible pour plaire aux staliniens. Ils savent que le plus simple est de lancer contre moi quelque soupçon. Quand ils ont reçu la nouvelle de l'attentat contre ma maison, l'un des rédacteurs a mis en circulation la première formule ironique qui lui est passée par la tête. Ce fait même montre que les rédacteurs d'*El Nacional*, à la différence de ceux d'*El Popular*, ne connaissent pas ce sur quoi ils écrivent.

Au cours des jours qui suivent, on peut cependant observer un rapprochement des lignes de ces deux publications. *El Nacional*, devinant d'après le comportement d'*El Popular* qu'il avait agi avec imprudence en lançant son hypothèse d'un attentat « théâtral », bat en retraite à la hâte et prend une attitude plus réservée. Pour sa part, *El Popular*, s'étant convaincu qu'aucun de ceux qui ont participé à l'attentat n'a été arrêté, a commencé à passer sur la position de l'attentat « théâtral ». L'histoire du 27 mai, « M. Trotsky se contredit », était également publiée par *El Nacional*.

Sur la base d'une analyse des articles d'*El Popular* et d'une comparaison entre eux et les articles d'*El Nacional*, il est donc possible d'affirmer avec certitude que [Lombardo] Toledano connaissait d'avance les préparatifs de l'attentat, au moins en gros. Le G.P.U. a préparé simultanément - et par des canaux différents - le complot secret, la défense politique et le dévoiement de l'enquête. Pendant les journées critiques, *El Popular* recevait sans aucun doute des instructions de Toledano en personne. Il est tout à fait probable que l'auteur de l'article du 25 mai n'est autre que lui. En d'autres termes, Lombardo Toledano a eu une part morale dans la préparation de l'attentat et dans la dissimulation de ses traces.

Pour mieux comprendre le contexte de cet attentat en même temps que certaines circonstances liées à l'enquête, il faut dire quelques mots de ma garde. Certains journaux ont publié des rapports disant que je « louais » pour ma garde presque exclusivement des étrangers, que c'étaient des mercenaires, etc. Tout cela est faux. Ma garde existe depuis le jour de mon exil en Turquie, c'est-à-dire depuis presque douze ans. Sa composition n'a cessé de changer en fonction du pays dans lequel je vivais, bien qu'un petit nombre de mes collaborateurs m'aient accompagné d'un pays à l'autre. Elle a toujours été formée de jeunes camarades, liés à moi par l'identité de nos idées politiques et par mes amis plus vieux et plus expérimentés parmi les volontaires dont il n'a pas manqué.

Le mouvement auquel j'appartiens est un mouvement jeune qui est apparu sous les persécutions sans précédent de l'oligarchie de Moscou et de ses agences dans tous les pays du monde. De façon générale, il est impossible de trouver dans un mouvement qui ait eu autant de victimes en si peu de temps que le mouvement de la IV^e Internationale. C'est ma conviction personnelle qu'à notre époque de guerres, d'annexions, de rapines, de destructions, et de toutes sortes de bestialités, la IV^e Internationale est destinée à jouer un rôle historique. Mais c'est l'avenir. Dans le passé, elle n'a connu que les coups et la persécution. Personne n'aurait pu espérer au cours des douze dernières années faire une carrière grâce à la IV^e Internationale. Pour cette raison, ceux qui ont rejoint ce mouvement sont des gens désintéressés, convaincus, prêts à renoncer non seulement aux biens matériels, mais aussi, si c'est nécessaire, prêts au sacrifice de leur vie. Sans vouloir aucunement tomber dans l'idéalisation, je me permettrai néanmoins de dire qu'il est impossible de trouver dans une autre organisation une telle sélection d'hommes dévoués à leur drapeau et étrangers aux prétentions personnelles, que dans la IV^e Internationale. Ma garde a été entièrement recrutée dans cette jeunesse.

La garde au Mexique a d'abord été constituée de jeunes amis mexicains. Cependant je me suis rapidement persuadé des inconvénients d'une telle solution. Mes ennemis essayaient systématiquement de m'impliquer dans la politique du Mexique afin de rendre impossible mon séjour dans ce pays. Et, dans la mesure où mes jeunes amis mexicains, vivant dans ma maison, pouvaient réellement apparaître dans une certaine mesure comme des agents de mon influence politique, j'ai été obligé du refuser qu'ils participent à ma garde et de les remplacer par des étrangers, essentiellement des citoyens des États-Unis. Tous ont été envoyés ici après une sélection spéciale opérée par mes vieux amis expérimentés.

Laissez-moi ajouter, pour être parfaitement clair, que ce n'est pas moi qui assume les frais de ma garde - je n'ai pas les ressources suffisantes - mais un comité spécial qui collecte les fonds nécessaires parmi nos amis et sympathisants. Nous vivons - ma famille et mes gardes - en une petite communauté fermée, séparée du monde extérieur par quatre murs élevés. Toutes ces circonstances suffisent à expliquer pourquoi je considère comme justifiée la confiance que je fais à ma garde et pourquoi je la crois incapable de trahison ou de crime.

³⁰ La protestation de la C.T.M. revendiquait non seulement le jugement et la condamnation des auteurs matériels de l'attentat contre la maison de Trotsky, mais aussi la conduite audacieuse provocatrice et menaçante du « chef d'une organisation politique internationale (la IV^e Internationale) car c'est ce qu'est Trotsky, pas un réfugié politique ».

En dépit de toutes ces précautions, il est évidemment impossible de considérer comme absolument exclue la possibilité qu'un agent isolé du G.P.U. ait pu s'infiltrer dans ma garde. L'enquête, dès le début, a soupçonné Robert Sheldon Harte, le membre de ma garde qui a été enlevé, d'avoir été complice de l'attentat. A cela j'ai répondu : si Sheldon Harte était un agent du G.P.U., il aurait pu me tuer la nuit sans mettre en branle vingt personnes qui ont toutes couru un risque considérable. De plus, dans les jours qui ont précédé l'attentat, Sheldon Harte s'occupait de choses insignifiantes comme acheter de petits oiseaux, réparer une cage, la peindre, etc. Je n'ai pas entendu un seul argument convaincant indiquant que Sheldon Harte était un agent du G.P.U. C'est pourquoi, dès le début, j'ai prévenu mes amis que je serais le dernier à donner quelque crédit à la thèse de la participation de Sheldon à l'attentat³¹. Si, contrairement à toutes mes suppositions, cette participation se trouvait confirmée, cela ne changerait rien à la signification générale de l'attentat.. Avec ou sans l'aide d'un membre de la garde, c'est le G.P.U. qui a organisé un complot pour m'assassiner et brûler mes archives. Telle est l'essence de cette affaire.

Dans ses déclarations officielles, le parti communiste répète que le terrorisme individuel ne fait pas partie de son système d'action, etc. Personne ne suppose que cet attentat a été organisé par le parti communiste. Le G.P.U. utilise les partis communistes, mais il ne se confond pas avec eux.

Parmi les participants possibles de l'attentat, ceux qui connaissent bien la vie interne du parti communiste ont cité un individu qui a été autrefois exclu du parti et a été réintégré plus tard, en échange de certains services. La question de la catégorie des « exclus » est généralement d'un très grand intérêt du point de vue de l'étude des méthodes criminelles du G.P.U. Dans la première période de la lutte contre l'Opposition en U.R.S.S., la clique de Staline excluait délibérément du parti les Oppositionnels les plus faibles, les plaçant ainsi dans des circonstances matérielles très difficiles et donnant ainsi au G.P.U. la possibilité de recruter parmi eux des agents pour travailler au sein de l'Opposition. Plus tard, cette méthode a été perfectionnée et étendue aux partis de la III^e Internationale.

Les exclus peuvent être divisés en deux catégories : certains quittent le parti en raison de divergences de principe et tournent le dos au Kremlin, cherchant d'autres voies. D'autres sont exclus pour légèreté dans la gestion des fonds ou pour des faits, réels ou supposés, contraires à la morale. La majorité des exclus de la seconde catégorie a été étroitement liée à l'appareil du parti, est incapable d'un autre travail, et s'est trop habituée à une position privilégiée. Les exclus de ce type constituent pour le G.P.U. un matériel valable, et il en fait des instruments obéissants pour les plus dangereuses et les plus criminelles de ses entreprises.

Laborde, qui a été le chef du parti communiste mexicain pendant de nombreuses années, a été récemment exclu sur la base des accusations les plus monstrueuses : comme un homme vénal, qui avait vendu des grèves, et même... touché l'argent des... « trotskystes ». La chose la plus étonnante cependant est qu'en dépit du caractère particulièrement ignominieux des accusations contre lui, Laborde n'a même pas essayé de se justifier³². Il a montré ainsi que son exclusion était nécessaire en fonction de quelque objectif mystérieux auquel lui, Laborde, n'osait pas s'opposer. Mieux encore, il a saisi la première occasion pour déclarer dans la presse son indéfectible loyauté au parti, même après son exclusion. En même temps que lui, un certain nombre de gens ont été exclus, qui ont suivi la même tactique. Ces gens sont capables de tout. Ils exécuteront n'importe quel ordre, perpétreront n'importe quel crime, pour ne pas perdre la faveur du parti. Il est même possible que certains d'entre eux aient été exclus d'avance pour dégager la responsabilité du parti pour leur participation à l'attentat qui était en préparation. Dans de tels cas, les instructions concernant qui doit être exclu et quand, émanent des représentants les plus qualifiés du G.P.U. qui agissent en coulisses.

Pour Staline, il aurait été beaucoup plus profitable d'avoir organisé le meurtre de telle sorte qu'il ait été possible de le représenter aux yeux de la classe ouvrière mondiale comme le châtiment soudain et spontané d'un « ennemi du peuple » par les ouvriers mexicains. Il faut de ce point de vue accorder une grande attention à l'insistance et à l'acharnement du G.P.U. à me lier à tout prix à la campagne électorale présidentielle, plus précisément à la candidature du général Almazan. Un certain nombre de déclarations de Toledano et des dirigeants du P.C. révèlent avec beaucoup de clarté cet objectif stratégique : trouver ou fabriquer un prétexte favorable pour leur permettre de s'occuper les armes à la main de leurs ennemis sur la liste desquels je n'occupe probablement pas la dernière place. Il ne fait aucun doute qu'existent au sein de la milice ouvrière de la C.T.M. des groupes de choc secrets spéciaux créés par le G.P.U. pour les entreprises les plus risquées.

Pour faire pièce à ce plan à temps, j'ai continuellement exigé à toute occasion dans la presse la constitution d'une commission d'enquête impartiale pour examiner à fond tous ces faux rapports. Mais, même sans cela, l'opinion publique du Mexique a visiblement jusqu'à maintenant rejeté la calomnie. Les staliniens, autant que je puisse en juger, n'ont pas réussi à inculquer aux cercles ouvriers la haine contre moi. Staline, pendant ce temps, se fatiguait d'attendre l'explosion d'« indignation populaire » et le G.P.U. a reçu de lui l'ordre d'agir par les méthodes plus habituelles et plus directes.

L'échec accidentel de l'attentat si soigneusement et si habilement préparé, est un coup sérieux pour Staline. Le G.P.U. doit se réhabiliter devant lui. Staline doit faire la démonstration de sa puissance. Une répétition de l'attentat est inévitable. Sous quelle forme ? Peut-être une fois encore sous celle d'un acte purement terroriste, où des bombes apparaissent avec les mitraillettes. Mais il n'est pas du tout exclu qu'ils essaient de camoufler l'acte terroriste au moyen d'une fausse « indignation populaire ». La campagne de calomnies menée de façon toujours plus venimeuse par les agents de Staline au Mexique vise précisément ce but.

Pour justifier leur persécution contre moi et pour dissimuler les attentats du G.P.U., les agents du Kremlin parlent de ma tendance « contre-révolutionnaire ». Tout dépend de ce que l'on entend par révolution et contre-révolution. La force la plus puissante de la contre-révolution à notre époque est l'impérialisme, aussi bien sous sa forme fasciste que sous sa

³¹ Trotsky se trompait. L'ouverture des archives du G.P.U. ont permis d'établir sans ambiguïté que Harte était effectivement un agent du Kremlin. (Note du MIA).

³² Cf. Œuvres t. 23 n. 4 p. 324, la lettre de Laborde exclu proclamant sa fidélité au P.C. et à ses propres calomnies contre Trotsky. Ni Campa ni lui ne levèrent le petit doigt pour empêcher le crime qui se préparait et auxquels ils n'avaient, disent-ils, pas voulu s'associer...

couverture quasi- démocratique. Aucun pays impérialiste ne veut m'autoriser à vivre sur son territoire. Quant aux pays opprimés, demi-indépendants, ils ont refusé de m'admettre, sous la pression des gouvernements impérialistes ou de la bureaucratie de Moscou laquelle joue maintenant un rôle extrêmement réactionnaire dans le monde entier. Le Mexique m'a accordé son hospitalité parce qu'il n'est pas un pays impérialiste; et, pour cette raison, son gouvernement s'est révélé, de façon tout à fait exceptionnelle, suffisamment indépendant à l'égard de toute pression extérieure pour se déterminer conformément à ses propres principes. Je peux donc affirmer que je vis sur cette terre non pas conformément à la règle, mais comme une exception à la règle.

Dans une époque de réaction comme la nôtre, un révolutionnaire est obligé de nager contre le courant. Je le fais de mon mieux. La pression de la réaction mondiale s'est peut-être exprimée de façon plus implacable sur mon destin personnel et mes proches. Je n'y vois là aucun mérite qui me revienne en propre : c'est le résultat de l'enchevêtrement de circonstances historiques. Mais quand des gens comme Toledano, Laborde et autres clament que je suis un « contre-révolutionnaire », je peux tranquillement ne pas en tenir compte, laissant le verdict final à l'Histoire.

[LE MEMOIRE SUR L'ATTENTAT³³]

(9 juin 1940)

Cher Monsieur³⁴,

Le retard de ce document est dû aux fréquentes interruptions de mon travail à cause de l'enquête.

J'ai écrit ces pages avec une totale liberté, comme si je les avais écrites pour moi-même. Je crains cependant que quelques idées essentielles ne soient formulées que comme de brèves allusions sans preuves. Ces dernières ne me manquent pas. Mais je ne veux pas allonger à l'excès ce document.

J'ajoute ici une considération que, du fait de son caractère pas suffisamment justifié, je n'ai pas l'intention d'inclure dans le texte même du mémorandum.

L'enquête est effectuée simultanément par divers organismes de police qui ne coopèrent pas, mais sont plus ou moins en concurrence entre eux. Il est possible qu'il y ait là un côté positif. Mais il m'a été plutôt donné d'observer le côté négatif de ce genre de parallélisme. Ce côté négatif consiste non seulement en ce que beaucoup d'énergie est gaspillée de façon superflue pour un même travail, mais aussi en ce que, dans le cours de la compétition, chaque groupe cherche à faire prévaloir une hypothèse contre celle des autres et crée ainsi sa propre construction, souvent artificielle. Parmi les enquêteurs, j'ai rencontré des hommes perspicaces, intelligents et habiles. Mais il m'a semblé parfois que leur travail manquait de l'unité basée sur un plan général de division des fonctions et de vérification périodique des résultats obtenus, sous la direction d'une personne unique capable de faire la synthèse du problème dans sa totalité... Je n'ai cependant observé qu'une fraction de l'enquête et en outre, en tant que partie intéressée, et il est par conséquent possible que mes impressions aient été unilatérales.

Ce document n'a, c'est évident, aucun caractère officiel et il n'est en aucun cas destiné à la publication. Je vous l'envoie en deux exemplaires que vous pourrez employer de la façon vous croirez nécessaire.

Avec mes remerciements cordiaux pour votre aimable visite, je demeure votre serviteur dévoué.

³³ Lettre à A. Lenero (8806), traduite du castillan, avec la permission de la Houghton Library.

³⁴ Agustin Lenero Ruiz (né en 1904), d'abord magistrat, puis enseignant, ensuite diplomate, était depuis 1938 secrétaire particulier du président Cárdenas. En réponse à l'appel de Trotsky à ce dernier, il lui avait rendu visite et demandé le mémoire ci-dessus, dont cette lettre constitue une introduction.

AU SUJET DE LA REPONSE DU DIRECTEUR D'EL NACIONAL : UN PROBLEME QUI MERITE L'ATTENTION DE L'ENQUETE³⁵

(12 juin 1940)

Dans ma lettre du 6 juin, j'ai posé à la rédaction d'*El Nacional* la question de la source de l'information publiée dans périodique le 27 mai sous le titre « M. Trotsky se contredit ». La réponse du directeur d'*El Nacional* n'a pas éclairé cette question mais l'a au contraire rendue plus confuse. Cette note ne m'intéresse pas du point de vue de la calomnie qu'elle véhicule : je suis arrivé à m'habituer aux calomnies. Cette calomnie présente cependant un intérêt objectif pour arriver à démasquer complètement les attaquants et leurs complices.

Le directeur d'*El Nacional* m'a expliqué que ce furent les reportages parus dans *El Universal*, *Excelsior* et *La Prensa* des 24, 25 et 26 mai qui ont servi de base à sa note. Sur cette base, le directeur d'*El Nacional* établit l'existence de mes contradictions sur la question de l'endroit où je me trouvais la nuit de l'attaque et de comment j'échappai aux coups de feu.

Il est absolument incontestable qu'il y a eu beaucoup de contradictions, d'erreurs et de confusions dans les reportages.

Mais, si les reporters se contredisent les uns les autres et eux-mêmes parfois, on ne peut en déduire que je me suis contredit. Le directeur d'*El Nacional* veut faire apparaître que les reporters ne se basent que sur mes paroles, qu'ils les ont parfaitement comprises, qu'ils les ont notées une par une, et que les journaux les ont reproduites littéralement. En un mot, il établit une identité entre les reporters et moi. C'est en cela que réside la première et claire faute de jugement de sa part. Tout homme qui n'est pas un analphabète sait que les reportages, particulièrement ceux qui traitent d'événements sensationnels, abondent toujours en contradictions. Quand plusieurs reporters décrivent un incendie, ils donnent au moins l'impression qu'il s'agit de trois incendies différents. Ce n'est pas un effet de leur mauvaise volonté ou de leur mauvaise foi; le travail des reporters, en soi, rapide, nerveux, toujours précipité, crée inévitablement des malentendus, des exagérations et des erreurs. Pour quelles raisons le directeur d'*El Nacional* m'a-t-il attribué les contradictions des reporters ?

Il fait certainement référence au fait que je n'ai pas « démenti » ces contradictions. C'est la seconde contre-vérité dans son jugement. Dans les premiers jours qui ont suivi l'attentat, je n'ai pas eu le temps de démentir les contradictions ni même de lire les journaux. Dans ma maison, agent après agent recueillaient déclarations, faits, etc. Je considérais comme plus important de donner des faits exacts à l'enquête que de courir après les contradictions des informations dans la presse.

En outre, les reportages cités par le directeur d'*El Nacional* ne se réfèrent pas dans leur majorité à moi. Et ce n'est pas par hasard. L'après-midi même de l'attentat, le 24, j'ai informé les journalistes, en présence du colonel Salazar, que je me refusais à donner à la presse aucune information concernant l'attentat afin de ne pas gêner directement ou indirectement l'enquête. Le colonel Salazar exprima son assentiment à cela, devant les mêmes journalistes. Et en réalité, jusqu'à la nuit du 31 du même mois, je me suis abstenu d'accorder des interviews et de faire déclarations ou rectifications. Ce n'est que lorsque je me fus convaincu qu'une certaine partie de la presse s'efforçait apparemment de faire dévier l'enquête de son droit chemin que j'ai invité, la soirée du même 31 mai, les représentants de la presse, prévenant de cela le colonel Salazar.

J'espère que ce que je viens de dire va complètement éclairer la raison pour laquelle je ne peux être rendu responsable d'aucune des contradictions des reporters, qui, dans la majorité des cas, recevaient leur information de seconde ou de troisième main, voire les construisaient sur la base de leurs propres combinaisons.

Dans les mêmes reportages que cite M. le Directeur d'*El Nacional*, on dit par exemple que Natalia Sedova est ma fille et Gertrude Schüssler mon épouse³⁶. En réalité je n'ai plus de fille et mon épouse est Natalia Sedova. Si les reporters ont commis deux erreurs sur cette question si simple (je pourrais présenter une dizaine d'exemples analogues), que peut-on dire d'un épisode aussi dramatique que l'attaque nocturne par vingt individus armés ? Pourquoi le directeur d'*El Nacional* n'est-il pas arrivé à la conclusion que j'avais induit en erreur la police en appelant Natalia ma fille et Gertrude Schüssler mon épouse ? Évidemment parce que ce serait absurde. Mais il n'est pas moins absurde de m'imputer des contradictions quant au lieu où je me trouvais au moment de l'attaque.

L'identification des erreurs des reporters avec mes « contradictions » porte en elle la troisième contre-vérité, la plus scandaleuse. En réalité, si les reporters donnent des témoignages faux, cela peut s'expliquer comme une simple erreur. Mais je ne peux pas me tromper sur la question du lieu dans lequel je me trouvais à l'heure des coups de feu. Si je « me suis contredit » sur cette question, cela signifie que j'essayais de couvrir le crime. Pourquoi le directeur d'*El Nacional* préfère-t-il me supposer coupable d'un crime au lieu de considérer qu'il y a eu erreur de la part de tel ou tel reporter ? Quelles raisons a-t-il pour cela ?

Il n'est pas difficile de comprendre de quel crime il s'agissait. Mes « contradictions » devaient signifier que j'avais moi-même exécuté l'assaut et que je m'étais embrouillé dans mes déclarations à la police. C'est à cela que se réduit l'essence de la note « M. Trotsky se contredit ». Et c'est à cette fin qu'elle a été publiée.

La troisième contre-vérité se couvre de la quatrième. Si on avait laissé entendre dans la note que les informations des reporters étaient contradictoires et que la rédaction ait conclu, sur cette base, que Trotsky se contredisait, tout lecteur qui pense dirait tout de suite que cette conclusion manque de fondement et de bonne foi. Précisément la note commence par ces mots : « Les observateurs font des commentaires divers » sur « les contradictions sérieuses » de Trotsky. Qui sont ces « observateurs » ? Les reporters ? Mais ils ne font aucun « commentaire » sur mes prétendues contradictions. Simplement, ils se contredisent entre eux. Qui sont donc ces « observateurs » ? La rédaction d'*El Nacional* ? Pourquoi se dissimule-t-elle derrière les « observateurs » anonymes ? Comme on le voit, la note est de toute évidence rédigée de façon à égarer

³⁵ Mémoire aux enquêteurs (T 4893), traduit du castillan, avec la permission de la Houghton Library.

³⁶ Gertrude Schröter (née en 1906) était la compagne allemande d'Otto Schüssler. Elle avait vécu chez les Trotsky en France à Barbizon, comme cuisinière. Natalia Ivanovna Sedova (1882-1962) était la compagne de Trotsky et la mère de ses deux garçons.

l'opinion publique et les autorités [chargées] de l'enquête. Les auteurs de la note donnent le sentiment d'avoir une source sérieuse. Mais ils n'ont que leur malveillance.

L'affaire pourtant ne se termine pas là. La sixième contre-vérité succède à la cinquième. Il est possible de déduire des déclarations du directeur d'*El Nacional* que la rédaction elle-même, sur la base des reportages, a tiré la conclusion que je me contredisais. Mais la réalité est différente. La même note calomnieuse a paru le 27 mai dans un autre périodique dont l'impartialité est bien connue, à savoir *El Popular*³⁷. Le texte, dans les deux journaux, est identique, sauf que, dans *El Popular*, la note a été publiée en première page avec un titre sensationnel, et, dans *El Nacional*, dans la seconde page de la seconde section, avec des caractères plus modestes. Il est impossible d'admettre que les deux rédactions sont arrivées simultanément aux mêmes conclusions et qu'elles les ont exposées dans les mêmes termes indépendamment l'une de l'autre. Comment expliquer dans ce cas la parution d'une note identique dans les deux journaux ? Il est clair que la note vient d'une source commune. Laquelle ? Là est le cœur du problème. Peut-être que la rédaction d'*El Nacional*, ayant formulé ses « conclusions », les a envoyées à *El Popular* ? C'est peu probable. Le rôle d'*El Nacional* dans cette affaire n'est pas actif, mais passif. Il est plus vraisemblable d'admettre que la note a été envoyée à *El Nacional* par *El Popular*. Il est plus probable encore que la note a été fabriquée dans un troisième lieu où on sait ce que l'on veut et on ne recule pas devant les moyens nécessaires. J'exprime ma conviction que la note est sortie de sources proches du G.P.U. et qu'elle avait pour objet de dévier l'enquête du droit chemin.

En liaison avec cela, la date de la publication de la note est d'une grande importance : le 27 mai. Les agents du G.P.U. qui avaient à effacer les traces se sont tenus à l'écart pendant les premiers jours avec une grande prudence, craignant évidemment l'arrestation rapide des auteurs de l'attentat. Mais, au bout de trois jours, les principaux organisateurs de l'attentat étaient arrivés à quitter le pays avec des passeports prêts d'avance. Le G.P.U. a pu calculer que l'attentat ne serait pas du tout éclairci et pour cela a jugé opportun de lancer la version de l'« auto-assaut » : puisqu'il n'était pas arrivé à exterminer physiquement l'ennemi, il lui fallait essayer de le liquider moralement. C'est dans cet objectif que ces messieurs les « observateurs » ont lancé le 27 mai la note « M. Trotsky se contredit ». Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'*El Popular* ait publié cette note avec autant de diligence : la calomnie donnait forme à sa propre ligne. Mais pourquoi *El Nacional* a-t-il jugé bon de publier cette note ? M. le directeur ne nous l'a pas expliqué.

Pour couper court à toute confusion et à tout malentendu, je déclare que je ne pense absolument pas que la rédaction d'*El Nacional* ait eu consciemment le dessein de dévier l'enquête sur une fausse piste. Simplement, elle ne se rendait pas compte de ses propres actions. Puisqu'il s'agissait d'une petite faveur à ses amis staliniens aux dépens de mon honneur politique, la rédaction a publié la note calomnieuse sans y faire attention. Elle a déjà réalisé des opérations semblables à différentes reprises auparavant (si nécessaire, je le démontrerai facilement). J'indique en passant que toutes mes tentatives d'établir des relations correctes avec *El Nacional* ont échoué face à l'hostilité préméditée de sa rédaction.

Le fait que la manœuvre avec la note « Trotsky se contredit » ait pu passer sans que rien ne se soit produit, a rebondi avec tous les événements consécutifs. C'est précisément dans la journée du 27 mai que s'est produit un changement brusque dans l'orientation de toute l'enquête. Si quelques agents de la police avaient eu auparavant des soupçons ou des doutes sur mes actes, la note imprimée dans *El Nacional* donnait à ces doutes une certaine sanction officielle. Un état-major secret, qui avait fabriqué cette note, laissait deux jours à la police.

Souvenons-nous de la réprimande que le général Nunez infligea au membre du comité central du parti stalinien, M Ramirez y Ramirez³⁸, qui avait affirmé publiquement qu'il s'agissait d'un « auto-assaut ». Pour se justifier, Ramirez invoque une erreur de dactylographie. Mais si l'enquête découvre que la note du 27 a été rédigée par le même Ramirez y Ramirez ou l'un quelconque de ses amis politiques, il serait impossible de recourir à l'excuse des erreurs de dactylographie. Nous aurions devant nous une preuve irréfutable d'un complot pour duper les autorités et aider les terroristes.

Le directeur me laisse entendre que je connais très mal la syntaxe castillane (cela, malheureusement, est vrai) et qu'il y a dans ma lettre une faute (c'est également vrai) et il m'a fait plusieurs réprimandes de ce genre. Pourtant, et malheureusement, il n'a pas expliqué pourquoi la rédaction a jugé possible de m'impliquer publiquement dans un crime sans avoir pour cela aucune base. Pourquoi la rédaction ne s'est-elle pas limitée à faire référence aux reportages et s'est-elle cachée derrière des « observateurs » occultes ? Pourquoi une note identique est-elle parue simultanément dans deux journaux ? Quelle était la source dont sortait la note ? Je pense par conséquent que des déclarations supplémentaires du directeur d'*El Nacional* pourraient être une aide réelle pour la découverte de la vérité sur le crime du 24 mai.

P.-S. : Je n'ai pas destiné cette lettre à la presse parce qu'une polémique publique n'apporterait probablement pas grand chose à l'opinion générale, surtout aujourd'hui, en ces temps de difficultés internationales, de campagne électorale, etc., alors que le peuple et le gouvernement de ce pays ont d'autres tâches, et d'autres intérêts. Mais comme l'enquête se prolonge, j'ai estimé nécessaire d'envoyer cette lettre aux organismes de l'enquête, avec une copie au directeur d'*El Nacional*. Naturellement, si M. le directeur, de sa propre initiative, considère comme indispensable de prolonger cette polémique dans la presse, je n'aurai personnellement aucune raison de m'y opposer.

³⁷ Rappelons qu'*El Popular* était le quotidien de la C.T.M., donc porte-parole de V. Lombardo Toledano.

³⁸ Enrique Ramirez y Ramirez (né en 1915), membre du P.C.M. en 1932, dirigeant du syndicat des Artes Gráficas, était devenu un proche collaborateur de Lombardo Toledano et travaillait pour *El Popular* et *Futuro*.

DISCUSSION AVEC LES VISITEURS AMERICAINS DU S.W.P. ³⁹

(12 juin 1940)

Présents : Trotsky, Cannon, Dobbs, Cornell, Gordon, Hansen, Konikow, Robins.

Trotsky. — Il est extrêmement difficile de faire des pronostics du fait du caractère sans précédent de cette guerre. Le facteur moral, en ce qui concerne l'armée française, est la grande inconnue. L'intervention de l'Italie complique et simplifie en même temps la situation. Si la Grande-Bretagne et la France ne capitulent pas, elles doivent chercher à établir une position de force en Méditerranée. Cela signifierait une politique agressive vis-à-vis de l'Italie. Le fait que l'Italie soit en train de détruire les ponts sur sa frontière avec la France signifie qu'elle n'entend pas envahir la France, mais redoute qu'elle l'envahisse. Les Alpes favorisent la France. Ses pentes combattent de son côté. Sur les Alpes, l'Italie a une position purement défensive, mais une politique offensive sur le canal de Suez, l'Afrique du Nord, etc. Tandis que l'invasion des Îles britanniques par Hitler mettrait en jeu l'existence nationale de l'Angleterre, les opérations en Méditerranée mettent en jeu l'Empire britannique.

Il n'est pas exclu que l'Italie se révèle le maillon faible de l'Allemagne. La Grande-Bretagne peut faire de l'Afrique du Nord une base d'opérations nouvelles. Cela signifierait le blocus de l'Europe. Face à l'invasion de la Grande-Bretagne, Churchill⁴⁰ parle de se replier au Canada mais ne mentionne pas la Méditerranée. Sont-ils prêts à abandonner cette zone ? Il serait plus naturel qu'ils continuent à se battre tout en se repliant sur la Méditerranée. L'Amérique serait alors la troisième possibilité. Si la Grande-Bretagne n'avait pas à défendre ses îles plus longtemps, elle aurait la prépondérance en Méditerranée. Elle ferait de l'Italie l'objectif d'une lutte acharnée et isolerait l'Europe, c'est-à-dire l'Allemagne.

Il est également exclu que la Russie s'engage dans la guerre aux côtés de Hitler et de Mussolini. Si les États-Unis entrent dans la danse et je crois que ce sera le cas, cela aura une influence considérable sur Moscou. Imaginons qu'ils restent en dehors. La rapidité même de l'avance de Hitler renforce la position des isolationnistes qui attendraient que le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Amérique latine tombent dans leurs mains. Il y aurait alors une guerre contre le Japon avant d'affronter d'Hitler. Mais ce ne sont pas seulement les isolationnistes mais aussi la marche de la guerre en Europe qui détermineront ce qui se passera ensuite.

Je dois avouer que je n'ai pas lu grand-chose sur la guerre ces dernières semaines, sauf ce qu'on en dit dans la presse. Les prétendus isolationnistes sont enclins à accepter la défaite de l'Empire britannique : ils ont peur de Hitler, ils savent qu'ils ne peuvent ajourner la guerre contre lui. Il pourrait en effet les empêcher de recueillir l'héritage anglais. C'est pourquoi on a pu lire dans les journaux que le Sénat, à l'unanimité, avait accordé à Roosevelt des pouvoirs sans précédent. C'est une indication qu'il a réussi à faire l'accord entre républicains et démocrates sur la nécessité d'entrer en guerre.

Le télégramme de Cárdenas exprimant sa sympathie à la France lors de l'entrée en guerre de l'Italie a constitué la réponse du Mexique aux rumeurs américaines selon lesquelles Mexico serait nazi et qu'il faut donc intervenir. Il signifie qu'il y a accord entre Cárdenas et Washington. Bien entendu, ce sont là mes impressions, plus que des conclusions certaines. Comme je l'ai dit, je n'ai pas suivi les événements des dernières semaines d'aussi près qu'il aurait fallu afin d'en tirer des conclusions sûres. Les derniers événements ont rapproché les États-Unis de la guerre. Quelle forme prendra-t-elle ? Si les Alliés l'emportaient sur l'Italie, ils se ménageraient de bonnes bases aériennes contre l'Allemagne. Un succès sur l'Italie, c'est la maîtrise de l'Espagne. Un soutien des États-Unis sous forme de matériel de guerre peut alors devenir très efficace. L'entrée en guerre des États-Unis pourrait se concrétiser au début par l'envoi d'avions, de navires de guerre, peut-être de fusiliers marins, mais non de l'armée, au moins au début. Les flottes de guerre [américaines] devront être organisées de concert avec la Grande-Bretagne et la France ; il faut organiser un blocus de l'Europe pour étouffer économiquement Hitler, en dépit de ses victoires. Cela peut se faire si les Alliés gagnent Moscou à leur cause, ce qui est très probable. De tels discours contre l'Italie devraient amener Moscou à se tourner vers les Alliés, au moins autant qu'actuellement vers l'Allemagne — comme un satellite attiré par une force nouvelle.

Notre hypothèse de travail en matière de propagande doit être la suivante : encore six mois de légalité, pas plus. Nous avons souvent discuté de l'illégalité et de la façon d'y travailler. Elle n'est possible que si nous sommes cachés dans les organisations de masse.

La militarisation se poursuit actuellement à une échelle formidable. On ne peut s'y opposer par des phrases pacifistes. Cette militarisation rencontre un large soutien des masses ouvrières. Ces dernières portent à Hitler une haine sentimentale mêlée à des sentiments de classe confus. Elles haïssent les brigands victorieux. La bureaucratie utilise cela en disant qu'il faut aider à vaincre le gangster. Nos conclusions sont tout à fait différentes. Mais ce sentiment-là est la base inévitable pour la dernière période de préparation. Il nous faut trouver des bases réalistes pour elle, il nous faut nous opposer à l'envoi de nos garçons sur le champ de bataille. Les syndicats doivent, non seulement protéger les ouvriers et protéger leur qualification en temps de paix, mais aussi exiger aujourd'hui de l'État la possibilité d'étudier l'art militaire.

³⁹ Compte rendu sténographique (T 4294 & 4295), traduit de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library. Ce texte a été publié dans divers bulletins sous le titre "Discussions avec Lund" et des extraits en ont paru aux éditions du Seuil dans le livre souvent cité *"Sur la Deuxième Guerre mondiale" - textes de Léon Trotsky réunis et présentés par Daniel Guérin (Éditions du Seuil, Paris, 1974)* : nous avons mis entre [] les passages que cette dernière a cru pouvoir supprimer. Ce compte rendu n'a visiblement pas été vérifié et ce n'est pas seulement la traduction qui manque de clarté. Les interlocuteurs de Lund-Trotsky étaient ses visiteurs, Cannon, Dobbs, Gordon, Konikow, et ses collaborateurs, Cornell, Hansen, Robins.

⁴⁰ Winston Churchill était depuis le mois de mai le Premier ministre de Grande-Bretagne, partisan de la lutte à outrance contre l'Allemagne. Au cours de la période précédente, il était un "fauteur de guerre" pour tous les P.C. et, dans le prolétariat des pays semi-coloniaux et coloniaux, il symbolisait la vieille oppression impérialiste.

Par exemple, dans les syndicats, il nous faut argumenter ainsi : “ Je suis un socialiste et vous êtes un patriote. Bien. Nous discuterons de cette divergence. Mais nous pourrions être d'accord que les ouvriers doivent être entraînés aux frais du gouvernement pour avoir des qualifications militaires. Il faudrait ouvrir des écoles liées aux syndicats, aux frais du gouvernement mais contrôlées par les syndicats.” Ce type d'approche nous permettrait de prendre contact avec les ouvriers qui sont patriotes à 95 ou 98 %, même aujourd'hui.

Ce n'est que dans cette perspective, et pas en nous opposant abstraitement à la militarisation, que nous pouvons connaître des succès dans les syndicats et les organisations militaires. Nous pouvons trouver dans cette voie des itinéraires nouveaux et des sympathies nouvelles pour une situation illégale. Bien entendu, l'aspect technique de l'activité clandestine est important, mais il ne constitue qu'une faible part de l'activité illégale.

Et maintenant, les staliniens. Ils ne s'opposent à l'entrée en guerre des États-Unis que jusqu'à ce que Moscou en donne le signal. Mais, en attendant, il y a entre eux et nous une différence importante. Les mots d'ordre abstraits se ressemblent. Mais, comme leur organisation est plus importante, ils font plus de bruit que nous. Il nous faut établir avec eux une nette distinction en ce qui concerne le militarisme. Bien entendu, nous nous opposons à tout ça en général, mais nous avons des divergences particulières en matière de militarisation. D'où la très importante différence dans la préparation à l'illégalité.

Tout indique que Moscou prépare un tournant. Au Mexique, où ils se manifeste souvent en premier, le P.C. a le droit de placer Hitler et Churchill sur le même plan. Le jour où Moscou fera un demi-tour vers les démocraties comme demi-amies, il y aura une nouvelle explosion dans les rangs du P.C.. Il nous faut être prêts à l'exploiter. Pour moi, les perspectives sont bonnes, pour le P.C., malgré son radicalisme transitoire, qui ne peut durer longtemps. De même, en général, malgré le radicalisme du P.C., les perspectives sont bonnes. Peut-être que les États-Unis vont entrer en guerre dans les six mois. Ils le feront en tant que machine militaire. Il nous faut apprendre à nous servir des armes. Tout sera désormais tranché sur le front des opérations militaires.

L'État aujourd'hui est en train d'organiser des machines militaires énormes avec des millions d'hommes. Nous ne pourrons vraiment plus désormais n'avoir longtemps que les minces possibilités offertes par les *Defense Guards*⁴¹ : nous allons avoir les larges possibilités données par l'État bourgeois lui-même.

Cannon. — *Cela peut-il prendre la forme de résolutions dans les syndicats ? Exigeons-nous l'équipement, l'entraînement ? Comment ne pas être confondus avec les patriotes ?*

Trotsky. — Surtout au début on n'évitera pas une confusion partielle. Mais toute notre agitation, nous la situons sur une base de classe. Nous sommes contre les officiers bourgeois qui nous traitent comme du bétail, qui font de nous de la chair à canon. Nous nous sentons en revanche, à la différence des officiers bourgeois, concernés par le fait que des ouvriers sont tués. Nous voulons des officiers ouvriers. On peut dire aux ouvriers : nous, nous sommes prêts pour la révolution, mais pas vous. Mais les uns et les autres, dans cette situation, nous voulons nos officiers ouvriers, nous voulons des écoles spéciales pour ouvriers qui nous apprendront à être des officiers. Au début la presse bourgeoise va hésiter. Peut-être même soutiendra-t-elle l'idée. Mais si les lignes de classe sont nettement tracées, elle va s'inquiéter et nous attaquer.

Cannon. — *Le New York Times vient de faire un éditorial revendiquant l'instruction militaire pour tous. Sommes-nous d'accord ?*

Trotsky. — Oui. C'est correct — mais sous le contrôle de nos propres organisations. Nous rejetons le contrôle des “soixante familles”. Nous exigeons une amélioration des conditions pour l'ouvrier-soldat. Nous voulons préserver sa vie. Pas la gaspiller. Oui, messieurs les bourgeois, il faut que vous dépendiez des travailleurs. Vous les entraînez pour vos objectifs à vous. Nous voulons qu'ils le soient pour leurs objectifs à eux. Nous ne voulons pas qu'on les forme pour les placer sous le commandement d'officiers bourgeois indifférents et stupides qui en feront de la chair à canon.

[Dobbs⁴². — *Côté technique, il y a beaucoup de matériel pour une telle agitation. Des hommes mobilisés en mai étaient tués en France deux ou trois mois plus tard. Ils n'étaient pas convenablement entraînés pour se protéger. On peut rassembler beaucoup de faits en rapport avec l'expérience passée. En plaidant pour que les ouvriers aient un entraînement d'officiers, on peut rassembler du matériel sur la façon dont les officiers ont gaspillé le matériel humain. C'est aussi un bon argument contre les patriotes de dire que les ouvriers se sont faits tuer faute d'être entraînés. C'est un argument qui impressionne beaucoup les ouvriers.*

Cannon. — *Cette ligne ne trace-t-elle pas une ligne de rupture nette avec les pacifistes à la Norman Thomas et l'équipe des “Gardez l'Amérique en dehors de la Guerre”⁴³ ? Longtemps, notre agitation a été trop abstraite. Elle était contre la guerre en général. Seule la révolution peut arrêter la guerre. C'est pourquoi nous sommes pour l'entraînement de tous. La difficulté est de bien démontrer que nous sommes réellement contre la guerre. Il nous faut des formulations claires et précises.*

Dobbs. — *Nous pouvons attaquer les pacifistes. Cela ne réglerait-il pas la question ? C'est inévitable : il faudra nous battre. Il faut nous former. Dans une armée rouge ou bourgeoise, il le faudra.*

⁴¹ Les *Defense Guards* étaient des unités de milices ouvrières que les trotskystes avaient essayé de promouvoir pour lutter contre les agressions fascistes contre les travailleurs syndiqués.

⁴² Farrel Dobbs (1907-1983) avait été l'un des dirigeants de la grève de 1934 à Minneapolis.

⁴³ Norman Thomas était le principal dirigeant socialiste et le groupe “Gardez l'Amérique hors de la guerre” un mélange de pacifisme et d'isolationnisme.

Cannon. — Cela implique aussi une réorganisation de notre propre mouvement. La jeunesse a été imprégnée d'une attitude anti-militariste et de volonté d'échapper à la guerre. Beaucoup ont déjà demandé comment aller au Mexique pour se cacher. Notre propagande n'est pas suffisamment distincte de celle des pacifistes. Nous disons qu'il ne faut pas de guerre ! En même temps, nous disons qu'on ne peut pas l'empêcher ! Il manque un maillon quelque part. Toutes les questions seront réglées par la guerre. La simple opposition n'a pas de sens. Mais le problème qui exige la formulation la meilleure, c'est de nous distinguer nettement des patriotes.]

Konikow. — Qu'en est-il de notre mot d'ordre " pas un cent pour la guerre " ?

Trotsky. — Supposez que nous ayons un sénateur. Il proposerait un décret en faveur de camps d'entraînement pour les ouvriers. Il pourrait demander pour cela 500 millions. En même temps, il voterait contre le budget militaire parce qu'il est contrôlé par les classes ennemies. Nous ne pouvons exproprier maintenant la bourgeoisie, aussi nous la laissons exploiter les ouvriers. Mais nous essayons de les protéger par des syndicats. Les tribunaux sont bourgeois, mais nous ne les boycottons pas comme le font les anarchistes. Nous essayons de les utiliser et nous y combattons. Comme pour les parlements. Nous sommes des ennemis de la bourgeoisie et de ses institutions, mais nous les utilisons. Les pacifistes acceptent tout ce qui est bourgeois, sauf le militarisme. Ils acceptent les écoles, les parlements, les tribunaux, sans problème. Tout est bon en temps de paix. Mais le militarisme qui est aussi bourgeois que le reste ? Non, ils reculent, ils disent qu'ils n'en veulent pas. Les marxistes essaient d'utiliser la guerre comme toute autre institution bourgeoise. Il est clair maintenant que, dans la prochaine période, notre opposition au militarisme va constituer la base de notre propagande; notre agitation se fera en faveur de l'entraînement militaire des masses.

Notre programme de transition militaire est un programme d'agitation. Notre programme révolutionnaire socialiste est de la propagande.

Nous devons être tout à fait catégoriques dans la période qui vient. Nous devons stigmatiser Thomas comme le plus perfide ennemi. Nous devons dire que la guerre est inévitable. Bureaucrates ! Cette guerre signifie la mort de vos syndicats. Il nous faut faire les prédictions les plus terribles sous les couleurs les plus sombres. Nous devons nous prononcer catégoriquement pour la dictature du prolétariat. Nous devons rompre complètement avec les pacifistes. Il n'y a pas très longtemps, tout le monde était contre la guerre. Toute confusion avec les pacifistes est cent fois plus dangereuse qu'une confusion temporaire avec les militaristes bourgeois. Nous préparons l'arène nouvelle où nous abattons les militaristes. Les pacifistes aident à duper les ouvriers et les faire aider les militaristes. Nous devons le prédire, [Norman] Thomas va soutenir la guerre — la guerre est inévitable. Nous devons apprendre à manipuler les armes. Quant à ceux qui cherchent à lui échapper — y compris de notre propre parti — nous devons en parler avec le plus grand mépris. Ce sont des déserteurs. Exactement comme les objecteurs de conscience qui acceptent tout en temps de paix, mais ne veulent pas accepter la guerre. Ils sont des déserteurs de leur classe et de la révolution.

[Konikow. — Oui, il ne faut pas nous éloigner des masses.]

Gordon. — Je crois que la militarisation rapide au sein des larges masses va aider à faire prévaloir ce programme et rendra les choses plus faciles que parmi les radicaux où il y a une longue tradition d'antimilitarisme. Des hommes comme Debs⁴⁴ sont des héros. Cette tradition vit encore dans le mouvement ouvrier. Comment s'en sortir exactement, ce n'est pas clair dans ma tête.

Trotsky. — Debs n'avait même pas la perspective de prendre le pouvoir et de créer une société socialiste. Il proclamait son aversion pour la guerre et on le jeta en prison. Il était courageux et honnête mais il n'avait pas la perspective de la révolution.

[Cannon. — C'était une protestation, pas une façon révolutionnaire d'aborder les choses. Notre mouvement en est infecté, contaminé, surtout les jeunes qui ont la tradition socialiste de protestation mais pas celle d'entrer dans les forces armées et de les gagner.]

*Trotsky. — Le mot d'ordre n'est plus " Du travail, pas de canons ! ". Dans une situation militaire, il faut des mots d'ordre nouveaux. Ce serait bien d'avoir une discussion dans le parti, peut-être une petite conférence pour élaborer un bon point de départ pour cette agitation. On pourrait faire une petite expérience à Minneapolis et Saint-Paul, et voir. Il nous faudrait des articles dans la revue sur des questions militaires. De même dans *Socialist Appeal*. En quatre ou cinq semaines, on peut se réorienter. Même ceux de la majorité qui ont un vieux fond syndicaliste peuvent être rééduqués sur un rythme très rapide. Thomas et son engeance vont se ridiculiser très vite et perdre leur audience. Pour combattre le véritable ennemi, il nous faut pénétrer dans son pays qui est aujourd'hui le militarisme.*

[Cannon. — Pouvons-nous être appelés militaristes ?]

Trotsky. — Oui, dans un certain sens — nous sommes des militaristes révolutionnaires socialistes prolétariens. Peut-être ne devrions-nous pas employer le mot tout de suite. Attendre d'être appelés militaristes par Thomas ou quelqu'un comme ça et faire une réponse polémique : Thomas nous a appelés militaristes, oui, on peut nous appeler militaristes dans un certain sens. Et nous pourrions utiliser le mot avec l'explication.

[Konikow. — Nous avons commencé à discuter de ça dans notre branche, mais nous avons peur d'aller plus loin à cause des mouchards. Nous ne voulons pas les laisser mettre nos jeunes dans des camps de concentration au lieu de

⁴⁴ Eugene Debs (1855-1926), chauffeur de locomotive, dirigeant en 1894 de la fameuse grève Pullman, avait fondé le S.P.A. et été candidat aux élections présidentielles; pour son hostilité à l'entrée en guerre des États-Unis en 1917, il avait été condamné à dix ans de prison.

l'armée. Nous avons peur que nos militants soient exclus de l'armée. Comment mener notre agitation sans qu'on nous étiquette d'avance comme des traîtres ?

Trotsky. — Il y aura des victimes chez nous. Il y aura des légèretés et tout ça. Mais la ligne générale nous protège.] Dans le syndicat, je puis dire que je suis pour la IV^e Internationale. Je suis contre la guerre. Mais je suis avec vous. Je ne vais pas saboter la guerre. Je veux être le meilleur soldat exactement comme j'étais le meilleur ouvrier, le plus qualifié à l'usine. En même temps, j'essaierai de vous convaincre qu'il nous faudrait changer la société. Devant le tribunal mon camarade soldat va dire : "Il disait qu'il serait un soldat discipliné, qu'il ne provoquerait pas de révoltes. Tout ce qu'il demandait, c'est de pouvoir exprimer son opinion." [Nous pouvons nous défendre de la même façon devant un tribunal à propos de notre prédiction que la société bourgeoise est perdue. Si la bourgeoisie pouvait préserver la démocratie, bien, mais d'ici un an, elle va imposer sa dictature. Nous combattons cette dictature les armes à la main. Naturellement, en principe, nous renverserions la prétendue démocratie bourgeoise, si une chance nous était laissée, mais les bourgeois ne nous laisseront pas le temps.

Dobbs. — *De même qu'il faut être un très bon ouvrier à l'usine pour influencer les autres ouvriers, de même, à la guerre, il faut être un bon soldat.*

Konikow. — *Il faut de la prudence dans notre agitation.*

Cannon. — *Dans quelle mesure utiliser l'analogie entre armée et usine ? Peut-on le faire de façon aussi catégorique que vous venez de le faire ?*

Trotsky. — Oui, je crois. Dans les usines maintenant, plus de la moitié de la production, ce sont des productions pour la guerre.

Dobbs. — *Savoir si on s'engage ou si on attend d'être mobilisé ou si on cherche à l'éviter, c'est une question pratique, n'est-ce pas ? S'engager volontairement, attendre ou éviter la mobilisation... c'est une question pratique quotidienne.]*

Trotsky. — Nous devons être pour l'entraînement militaire obligatoire pour les ouvriers et sous le contrôle des ouvriers. C'est une façon d'aborder la question de la milice ouvrière. Quant à l'entrée dans l'armée, c'est une question individuelle. Bien entendu nous ne faisons pas de l'agitation pour qu'on s'engage !

[*Dobbs.* — *Un représentant, au Texas, propose des mesures pour la création d'unités militaires de combat contre la V^e Colonne. Il s'agirait d'ouvriers, entraînés par des officiers choisis par le patron. C'est le cas idéal, celui qu'il faut reprendre pour montrer comment l'utiliser et le tourner.*

Trotsky. — Il y aura des dizaines d'autres exemples.]

Un point de plus : nous devons polémiquer contre l'argument stupide qui assure que les États-Unis ne peuvent pas être attaqués. Bien sûr ils le sont. Tout empire moderne est attaqué par les changements de la puissance militaire des autres pays. L'Allemagne menace l'empire des États-Unis. Le capitalisme est international.

13 juin 1940

Cannon. - [...]⁴⁵ Nous considérons que si 10 % d'entre eux⁴⁶ revenaient, ce serait le maximum ce qu'il serait sain que le parti reprenne. Ce que nous attendons, en réalité, c'est environ 5 %. Si on regarde leurs rangs dans l'ensemble, on ne peut pas considérer qu'il y en ait plus de 10 % qui valent la peine d'être repris. Nous n'envisageons aucune campagne d'unité. Notre attitude est celle de l'hostilité absolue. Nous attendons leur désintégration complète. La démission de Burnham leur porte un coup terrible. Beaucoup pensaient qu'ils allaient mettre une sourdine à leurs divergences pendant à peu près six mois pour sauver les apparences et par fierté. Burnham a utilisé Shachtman et Abern pour prendre dignement sa retraite politique plutôt que de désertir ouvertement. La minorité n'a aucun lien avec le mouvement de masses. Dans le secteur maritime où nous sommes forts, il y en a entre un et trois qui sympathisent avec notre programme. Dans l'automobile, il n'y a pas de minoritaires. La même chose chez les chauffeurs de camions. Il n'y a pas besoin d'envisager des relations organisationnelles avec la minorité. Il vaut mieux y aller à coups de marteau qu'avec des manœuvres. Comme leur position apparaît de plus en plus désespérée, ils peuvent déclencher un mouvement d'unité. Mais nous devons être très prudents. Dans leur grande majorité, ils ne sont pas assimilables. Nous n'avons pas provoqué la lutte ni la scission, mais, malgré les faux frais, on voit mal comment nous aurions pu construire le type de parti que nous voulons pour cette époque sans une scission.

Le problème, ce sont les staliniens, pas les centristes. Nous avons plus de réalité que tous les groupes centristes. Les centristes qui abandonnent le marxisme ne s'arrêtent pas à mi-chemin. Ils vont tout droit à Roosevelt. C'est particulièrement clair à travers les intellectuels de New York dont le rôle a été tout à fait misérable. C'est l'un des traits qui va peser le plus lourd sur la minorité. Shachtman et Abern ne sont qu'une marche de l'escalier qui mène à Roosevelt. Ils n'ont aucune capacité de recrutement, sauf ici ou là, par hasard.

Le problème de la transformation d'un groupe idéologique en parti ouvrier est le plus difficile de tous. Le militant ouvrier ne s'intéresse pas aux luttes d'idées, tant qu'elles ne touchent pas sa vie quotidienne. Nous en avons un exemple dans le parti. Pendant la direction polémique et lutte, les syndicalistes sont en train de recruter.

⁴⁵ Il y a ici une interruption dans le sténogramme; on est passé de la discussion sur la guerre à un échange sur les possibilités de récupérer dans le S.W.P. un certain nombre d'éléments partis avec la minorité.

⁴⁶ « Ils » désigne les minoritaires qui étaient allés former le W.P.

La perspective générale est tout à fait optimiste. Le problème, ce sont les staliniens. En changeant de ligne, ils nous ont porté un rude coup. Nous étions en train de bien avancer quand ils ont pris leur virage, paralysant notre travail. Les ouvriers ne sont pas capables de faire la distinction entre nous, surtout du fait la que la lutte fractionnelle nous a obligés à mettre l'accent sur notre défense de l'Union soviétique. Il nous faut une ligne d'agitation pour nous distinguer d'eux. Le parti stalinien a un puissant cadre de militants. Il a une forte machine syndicale qui dirige les ouvriers. Le pacte a semblé les désintégrer, mais ce ne sont que les démocrates qu'il perd. Les vieux militants sont plus dévoués que jamais. Ils croient que le parti a maintenant une ligne « vraiment révolutionnaire ». Il nous faut contre les staliniens une contre-attaque plus consistante.

Trotsky. - Nous ne participons pas aux élections présidentielles ?

Cannon. - *Il existe des lois électorales très rigoureuses qui empêchent les petits partis de se présenter.*

Trotsky. - Et le P.C. ?

Cannon. - *Il achète son droit d'y participer. Par exemple, dans le haut New York, qui est très réactionnaire, le P.C. achète simplement les signatures de ceux qui en font commerce. Pour nous, il n'y a pas de chemin pour accéder aux élections.*

Trotsky. - Votre attitude à l'égard des autres partis ?

Cannon. - *Nous faisons en certains endroits de petites campagnes pour des postes secondaires.*

Trotsky. - Que disons-nous aux ouvriers quand ils nous demandent pour qui ils doivent voter comme président ?

Cannon. - *Ils ne devraient pas nous poser des questions aussi embarrassantes. Nous avons essayé des campagnes pour des mots d'ordre sur les bulletins dans des élections antérieures, mais ce n'est pas sérieux. Et nous ne pouvons non plus soutenir ni les staliniens ni Thomas.*

Trotsky. - Je vois qu'il n'y a aucune campagne dans *Socialist Appeal* pour un candidat ouvrier. Pourquoi n'avez-vous pas proposé un congrès de syndicats, une convention pour désigner un candidat à la présidence ? S'il était indépendant, nous le soutiendrions. Nous ne pouvons rester totalement indifférents. Nous pouvons très bien insister dans les syndicats où nous avons de l'influence sur le fait que Roosevelt n'est pas notre candidat et que les travailleurs doivent avoir le leur. Nous devrions réclamer un congrès national en liaison avec le Labor Party indépendant.

Dobbs. - *Pendant un temps, certains pensaient que Lewis⁴⁷ se présenterait. Mais il n'en a jamais eu l'intention. Il a essayé un marchandage avec l'administration Roosevelt. Il apparaît maintenant certain que Roosevelt va se présenter.*

Trotsky. - Avec les centristes, la situation est claire. Pendant longtemps aux États-Unis, le mouvement socialiste n'était pas nécessaire. Maintenant que les temps sont changés et qu'il est nécessaire, il ne peut pas être réformiste. La possibilité en est épuisée. A une époque les États-Unis étaient riches en tendances réformistes, mais le New Deal a été la dernière flambée. Maintenant, avec la guerre, il est clair que le New Deal a dépensé toutes ses possibilités réformistes et démocratiques et créé des possibilités incomparablement plus favorables à la révolution.

J'ai eu une conversation avec Epstein⁴⁸, il y a quelques semaines. Pour Roosevelt, mais totalement désespéré quant aux possibilités ultérieures de démocratie. Quand je l'ai interrogé, il n'a pas été capable de répondre et j'ai cru qu'il allait éclater en sanglots comme un petit garçon.

L'entrée dans la guerre, c'est la fin des derniers restes de la politique du New Deal et du Good Neighbor. Le Roosevelt du troisième terme sera complètement différent de celui des deux premiers.

Dobbs. - *Dans le C.I.O. et l'A.F. L., les dirigeants ont été sensibles à la politique de Roosevelt vers la guerre, parlant de plus en plus ouvertement pour l'unité. Tobin⁴⁹ s'exprime plus, il est engagé plus profondément. Dans les coulisses il se coordonne avec les pas vers la guerre. Dubinsky⁵⁰, un des premiers dirigeants du C.I.O., a voté pour la réaffiliation à l'A.F.L., affaiblissant ainsi Lewis. Hillman⁵¹, un dirigeant C.I.O. a négocié un accord de juridiction avec Dubinsky et est plutôt froid avec Lewis. Il existe un grave danger de capitulation de la part des bureaucrates du sommet, qui affaiblit les ouvriers de l'industrie. Lewis peut être obligé d'arriver à l'unité au détriment du syndicalisme d'industrie. Tous ces chefs sautent quand Roosevelt fait claquer son fouet.*

Trotsky. - Les staliniens sont clairement ce qui est le plus important pour nous. Epstein dit qu'ils ont perdu 15 % des leurs, mais que les ouvriers restent fidèles au parti. C'est une question d'attitude. Leur dépendance à l'égard du Kremlin avait une grande valeur pour les chefs nationaux. Ils sont passés de la ligne du patriotisme à celle de l'hostilité à la guerre.

⁴⁷ John L. Lewis (1880-1969), président de l'United Mine Workers depuis 1920., avait été l'un des bureaucrates syndicaux les plus conservateurs pendant des années, mais au cours des années 30 il avait pris la tête du mouvement pour réorganisation industrielle des syndicats qui avait abouti à la fondation du C.I.O. Dans le domaine de l'organisation politique indépendante, il avait tenté de faire pression sur le président pour obtenir plus sans ouvrir le risque de la constitution d'un « parti des travailleurs ».

⁴⁸ Melech Epstein (né en 1899), socialiste en Pologne en 1905, avait fait plusieurs années de prison, émigré aux E.U. en 1913 et était devenu journaliste. Membre du P.C. en 21, il avait dirigé le journal communiste juif *Freiheit*, vécu à New York, puis Moscou, en Palestine et en Espagne. Il avait été écœuré par la politique de la « 3^e période » et s'était rapproché du P.C. à l'époque du Front populaire. Définitivement écarté par le « pacte », il avait rendu visite à Trotsky.

⁴⁹ Daniel Tobin (1875-1955) était président de la Fraternité internationale des Camionneurs (*teamsters*) et avait essayé de briser la grève de 1934 à Minneapolis. Il s'était pourtant résigné à accepter la présence dans l'appareil de son syndicat d'un homme comme Dobbs, à cause de sa popularité.

⁵⁰ David Dubinsky (né en 1892), fils d'émigrés d'Europe orientale, ancien socialiste, dirigeait l'I.L.G.W.U. depuis 1932, syndicat d'industrie et avait été l'un des fondateurs du C.I.O.

⁵¹ Sidney Hillman (1887-1946), né de parents venus d'Europe orientale, avait été socialiste et dirigeait l'A.C.W.U., tenant une place importante au C.I.O.

Dans la prochaine période, leur dépendance du Kremlin leur créera de grandes difficultés. Ils sont anti-guerre et anti-impérialistes, mais nous aussi en général. Avons-nous un noyau chez eux⁵² ?

Cannon. - Nous avons un petit noyau à New York et en un ou deux endroits.

Trotsky. – Envoyés ?

Dobbs. - Non. Ils sont venus à nous et nous leur avons conseillé d'y rester et de travailler à l'intérieur.

Cannon. - On en a gagné quelques-uns avec notre campagne contre le fascisme⁵³.

Trotsky. - Théoriquement, il est possible de soutenir le candidat stalinien. C'est une façon d'aborder les ouvriers staliens. Nous pouvons dire : « Oui, nous connaissons ce candidat. Mais nous lui donnerons un soutien critique. » Nous pouvons répéter à une échelle réduite ce que nous ferions si Lewis se présentait. Théoriquement, ce n'est pas impossible. Ce serait très difficile, c'est vrai, mais nous n'en sommes qu'à l'analyse. Bien sûr ils nous diraient : « Nous n'avons pas besoin de votre soutien. » Nous répondrions : « Ce n'est pas vous que nous soutenons, ce sont les ouvriers. Nous les prévenons, mais faisons l'expérience avec eux. Ces dirigeants vont vous trahir. » Il faut trouver le moyen d'aborder le parti stalinien. Théoriquement, ce n'est pas impossible de soutenir leur candidat des mises en garde très dures. On pourrait les attraper. Quoi ? Comment ?

Konikow. - Mais à Boston les staliens ne nous permettent même pas d'entrer dans leur salle. Ils ont même jeté notre camarade dehors.

Trotsky. - Je sais. Ils nous ont même tiré dessus. Mais plusieurs dizaines de milliers d'ouvriers sont avec eux. Je ne sais pas exactement combien. C'est très difficile à déterminer. Bien entendu il faudra supporter les indignations de Burnham. Schachtman dirait : « Voyez, je vous l'avais dit : capitulation devant le stalinisme. » Il y aurait même beaucoup d'hostilité dans nos propres rangs. Mais la question, ce sont les ouvriers staliens. C'est la classe ouvrière qui est décisive. Avec des garanties, des avertissements, pourquoi ne pas l'envisager ? Est-ce que Browder est une pire canaille que Lewis ? J'en doute. Ce sont tous deux des canailles.

Cannon. - Le mouvement stalinien est particulier. En France, nous avons pu aborder les socialistes et les rejoindre. Les staliens sont nombreux par rapport à nous mais peu nombreux en comparaison du C.I.O. Les staliens sont haïs par les militants. Ce n'est pas l'attitude psychologique de nos militants, mais celle du large mouvement anti-stalinien. Si nous commençons à jouer ce genre de politique, nous allons encourir l'indignation de ces militants. Par exemple, les ouvriers de l'alimentation à New York. Nos camarades avaient réussi à y construire une solide fraction progressiste⁵⁴. Ils pourraient être élus à des postes de responsabilité. Notre force s'est construite sur l'opposition au contrôle du syndicat par les staliens. Une telle ligne perturberait notre travail. C'est la même chose dans les syndicats maritimes et dans celui de l'auto. Les staliens sont l'obstacle principal. Une politique de manœuvre serait un désastre. Ce que nous gagnerions sur le stalinisme, nous le perdrons ailleurs.

Trotsky. - Avant d'entrer dans le parti socialiste, nous avons essayé d'analyser la situation de la même façon. Avant l'entrée dans le parti socialiste, nous avions la perspective d'épuiser toutes les possibilités. Nous n'étions pas plus proches de Thomas que nous le sommes de Browder. Ceux qui défendaient l'entrée prédisaient que nous allions en finir avec le S.P. et nous tourner ensuite vers le C.P. Imaginez le C.P. sans haine spécifique à son égard. Pourrions-nous y entrer comme nous l'avons fait dans le S.P. ? Je ne vois aucune raison de ne pas le faire - en théorie. Physiquement, ce serait impossible, mais pas en principe. Après l'entrée dans le S.P., il n'y a rien qui puisse empêcher notre entrée dans le C.P. Mais c'est exclu. Nous ne pourrions pas y entrer. Ils ne nous laisseront pas entrer.

Pouvons-nous réaliser cette manœuvre de l'extérieur ? Les éléments progressistes s'opposent aux staliens, mais nous n'en recrutons pas beaucoup. Partout nous rencontrons des staliens. Comment briser le parti stalinien ? Il nous faut une base solide dans leurs rangs. Il y a de petits Tobin dont nous dépendons. Et eux dépendent de grands Tobin. Et ceux-là de Roosevelt. Cette phase est inévitable. Elle nous a ouvert la porte dans les syndicats. Mais elle peut devenir dangereuse. Nous ne pouvons pas dépendre de ces gens ou de leurs sentiments. Nous allons les perdre et nous couper des ouvriers staliens. Maintenant nous n'avons aucune attitude à leur égard. Burnham et Schachtman se sont opposés à une attitude active avec les staliens. Ils ne sont pas un accident, mais une cristallisation d'ouvriers américains abusés par Moscou. Ils représentent toute une période de 1917 à présent. Nous ne pouvons avancer sans eux. La coïncidence entre leurs mots d'ordre et les nôtres est transitoire, mais elle peut nous donner un pont vers ces ouvriers. Il faut étudier cette question. Si la répression commençait demain, elle commencerait d'abord contre eux, ensuite contre nous. Les militants honnêtes, durs, resteront fidèles. Les progressistes sont un type de dirigeants. La base est inquiète, inconsciemment révolutionnaire.

Dobbs. - Ce n'est pas tout à fait exact de dire que les « progressistes » ne comprennent seulement que les sommets syndicaux. Les progressistes comprennent la base et c'est particulièrement vrai dans les grands syndicats.

Cannon. - Ils n'ont pas de cohésion, mais ils sont en révolte contre les staliens. Là où les staliens contrôlent le syndicat, c'est là qu'un réel mouvement anti-stalinien est le plus fort. Les staliens contrôlent les syndicats maritimes, en gros, et nous avons une profonde expérience du développement d'une révolte progressiste contre eux.

Robins. - Le mouvement syndical a grossi de millions de membres. Une nouvelle bureaucratie s'est formée, il y a eu un nouvel afflux de syndiqués conscients. Et là, deux courants, les staliens et les anti-staliens. Dans les deux il y avait des militants de base et des bureaucrates.

⁵² Trotsky veut dire ici un noyau organisé de militants du S.W.P. entrés « en fraction » au P.C. et y travaillant pour le compte du S.W.P.

⁵³ Trotsky fait allusion aux campagnes d'unité contre les campagnes des fascistes américains dans lesquelles le S.W.P. avait joué un rôle de premier plan.

⁵⁴ On appelait « progressistes » ces dirigeants syndicaux qui refusaient le contrôle du C.P. et tentaient pour lui résister de s'appuyer sur les anti-staliens, essentiellement les trotskystes. Le travail avait été fait sous le contrôle personnel de Cannon en Californie. La personnalité « progressiste » la plus connue est le dirigeant de la S.U.P. Harry Lundeberg (1901-1957), cf. Stephen Schwartz, « La grève des marins du Pacifique en 1934 », cahiers Léon Trotsky n°20, décembre 1984.

Trotsky. - Mais pourquoi cette divergence ?

Robins. - La divergence est apparue en 1934 quand les staliniens sont sortis de leurs syndicats rouges et qu'on les a pris pour un mouvement révolutionnaire. Beaucoup étaient corrompus. Beaucoup pensaient que le tournant du New Deal n'était qu'une manœuvre. Les staliniens ont passé un accord avec les sommets du C.I.O. Ils ont eu la direction de pas mal de syndicats. Ils avaient une réputation de militants. Pas une seule politique, c'est vrai, mais ils recrutaient en tant que révolutionnaires. Maintenant on ne les considère pas comme des révolutionnaires. Nombre des meilleurs ont disparu. Ceux qui restent sont des bureaucrates ou des gens désorientés.

Cannon. - Le problème est d'enlever de notre route l'obstacle du C. P. Il n'a pas dans ses rangs un gros pourcentage de matériel révolutionnaire. Il a des ouvriers mécontents qui ne voient pas d'autre force. Ils attirent par la simple inertie d'un gros appareil et d'un grand parti. Ils emploient la corruption quand ils ne contrôlent pas encore tout l'appareil. Ils emploient le terrorisme économique. Ils font tout ce que faisaient les bureaucrates d'autrefois, mais ne le font pas à la chaîne. Incontestablement il y a de bons ouvriers parmi eux, mais seulement un faible pourcentage. C'est un terrible danger que de prendre le risque d'être condamnés par les ouvriers non staliniens pour une manœuvre qui gagnerait peu.

Le mouvement progressiste est composé d'anti-staliniens et de forces légitimes de la base, que nous organisons. Les staliniens achètent même les vieux fakirs. Ils provoquent un mouvement légitime de protestation qui est la principale source de notre recrutement et qui arrive au cours de la lutte contre le C.P. Dans le mouvement de l'auto à Los Angeles par exemple, quelques anciens du C.P. ont organisé un contre-mouvement où nous avons recruté. Les staliniens ont accumulé contre eux une haine terrible. Une manœuvre compliquée donnant la possibilité de nous identifier aux staliniens serait fautive. Notre ligne principale doit être en direction des ouvriers non-staliniens. C'est dans ce cadre qu'il nous faut traiter la question stalinienne.

Gordon⁵⁵. - Je suis contre la manœuvre. Peut-être ne suis-je pas tout à fait rationnel là-dessus. Peut-être est-ce surtout de l'inertie. Cannon a écrit des staliniens qu'ils étaient un mouvement étranger au mouvement ouvrier, irresponsable. Notre influence dans les groupes progressistes est un mouvement de sommet, pas de base, surtout à New York. Notre position y est très précaire. Ce n'est pas quelque chose qu'on pourrait s'attendre à voir devenir pour nous un vaste champ de recrutement. L'influence stalinienne dans les syndicats est très solide. Ils font des accords avec les fakirs de l'ancien temps mais ils ont aussi une base qui les suit. Dans le syndicat des peintres, ils ont conclu un accord avec les gangsters mais ont été aussi soutenus par la base des anti-gangsters. Nous avons construit un mouvement, chassé les staliniens, mais nous n'avons pu ni nous consolider, ni recruter. Les staliniens emploient la corruption, mais à des degrés différents : on donne les meilleurs emplois aux staliniens, de moins bons au groupe qui les entoure, de moins bons encore aux sympathisants. Les militants ne se considèrent pas comme corrompus, seulement comme... membres du C.P. « Si nous ne donnons pas les emplois, ce sont les réactionnaires qui le feront. » Il me semble que c'est leur attitude.

Mais nous n'avons pas de contact avec la base stalinienne. Avant de pouvoir faire une telle manœuvre, nous avons besoin d'organiser un noyau chez les staliniens.

[Trotsky. - Si cette conversation n'avait d'autre résultat qu'une enquête plus précise sur les staliniens, elle serait déjà fructueuse.

Notre parti n'est pas lié à la manœuvre avec les staliniens plus qu'il ne le fut à la manœuvre avec le S.P. Et pourtant nous avons entrepris cette manœuvre. Il faut additionner le positif et le négatif. Les staliniens ont acquis leur influence au cours des dix dernières années. Il y a eu la Dépression, puis le formidable mouvement syndical qui a culminé dans le C.I.O. Seuls les syndicalistes de métier pouvaient rester indifférents.

Les staliniens ont essayé d'exploiter ce mouvement, de construire leur propre bureaucratie. Les progressistes en avaient peur. La politique de ces prétendus « progressistes » est déterminée par la nécessité de répondre aux besoins des ouvriers dans ce mouvement et, par ailleurs, elle provient de la peur des staliniens. Ils ne peuvent avoir la même politique que Green parce que dans ce cas les staliniens s'empareraient de leurs postes. Leur existence est un reflet de ce nouveau mouvement, mais elle ne reflète pas directement la base. C'est une adaptation des bureaucrates conservateurs à cette situation.] Il y a deux concurrents, les bureaucrates progressistes et les staliniens. Nous sommes le troisième, essayant de capturer ce sentiment (à notre profit). Ces bureaucrates progressistes peuvent prendre appui sur nous en tant que conseillers dans la lutte contre les staliniens. Mais le rôle de conseiller d'un bureaucrate progressiste n'est pas très prometteur à la longue. Notre rôle réel est celui du troisième concurrent.

La question de notre attitude à l'égard de ces bureaucrates se pose alors : avons-nous une position absolument claire vis-à-vis des concurrents ? Ces bureaucrates sont rooseveltiens, militaristes. Nous essayons de pénétrer les syndicats avec leur aide. [C'était une manœuvre correcte, je crois. On peut dire que la question des staliniens sera résolue au passage dans la mesure où nous aurons réussi notre manœuvre principale. Mais avant la campagne présidentielle et la question de la guerre, nous avons le temps pour une petite manœuvre. Nous pouvons dire, vos dirigeants vous trahissent, mais nous vous soutenons sans aucune confiance pour vos dirigeants afin de démontrer que vos dirigeants vous trahissent.

C'est une brève manœuvre, pas décisive sur la question principale, la guerre. Mais elle est nécessaire pour connaître bien mieux les staliniens et leur place dans les syndicats, leur réaction à notre parti. Il serait fatal d'accorder trop d'attention à l'impression que nous pouvons faire sur les pacifistes et sur leurs amis les bureaucrates « progressistes ». Dans ce cas, nous serions le citron pressé des bureaucrates.] Ils nous utilisent contre les staliniens, mais, comme la guerre approche, nous traitent de non-patriotes et nous excluent. Ces ouvriers staliniens peuvent devenir révolutionnaires, surtout si Moscou change de ligne et redevient patriote. A l'époque de la Finlande, Moscou a opéré un tournant difficile; un nouveau tournant est plus pénible encore.

⁵⁵ Sam Gordon (1910-1982), né en Ukraine occidentale, avait entendu Cannon parler en public en 1928 de sa rupture avec le stalinisme. Il s'était définitivement engagé au cours d'un voyage en Europe et notamment en Allemagne. Membre du comité national du S.W.P., responsable du *Militant*, il était depuis quelques mois sous le nom de J. B. Stuart secrétaire administratif du S.I.

[Mais il nous faut contacts et informations. Je n'insiste pas là-dessus, d'accord, mais il nous faut un plan. Quel plan proposez-vous? Les bureaucrates progressistes et les centristes malhonnêtes du mouvement syndical reflètent des changements importants à la base, mais la question est la façon d'aborder cette base. Entre la base et nous, nous nous heurtons aux staliniens.]

Konikow. - Soutenir les staliniens dans la campagne présidentielle nous tuerait. Ils changent de ligne...

Trotsky. - Rien ne peut nous tuer, camarade Konikow.

[Konikow. - Nos sympathisants seraient éloignés de nous. Les staliniens ne peuvent même pas nous parler. Ils sont exclus pour avoir parlé avec nous.]

Trotsky. - C'est un coup contre le parti. Ils disent que nous sommes des agents de telle ou telle puissance. Nous, nous disons : « Si vos dirigeants sont sérieusement opposés à la guerre, nous serons avec vous, mais vos dirigeants vont trahir. C'est la politique du soutien critique. Tobin, par exemple, est un fakir doublé d'un petit-bourgeois stupide et réactionnaire, mais voterions-nous pour lui s'il se présentait de façon indépendante à la présidence ? Oui.

Konikow. - Mais Tobin et Lewis ne nous assassineraient pas.

Trotsky. - Je n'en suis pas si sûr. Lewis nous tuerait à coup sûr s'il était élu et s'il y avait la guerre. Ce n'est pas une question sentimentale. C'est de savoir comment briser cette hypnose. Ils disent que les trotskystes sont des agents, mais nous disons que si vous êtes sérieusement contre la guerre nous sommes avec vous. Même ce problème de faire qu'ils nous écoutent, nous nous y attaquons en expliquant. C'est une entreprise très audacieuse. Mais la cohésion de notre parti est telle que nous pourrions réussir. Mais si nous rejetons ce plan, alors il nous faut trouver une autre politique. Je répète qu'il nous faut trouver une autre politique. Laquelle?

Cornell. - Il ne faut pas oublier notre tâche essentielle, qui est de nous présenter aux ouvriers américains. Je pense que nous serions engloutis dans cette manœuvre à cause de la dimension de notre parti. Maintenant, nous sommes en train de devenir capables de nous séparer d'eux, mais cette manœuvre nous engloutirait. Nous devons veiller à avoir une position indépendante, pas comme un mouvement d'opposition aux staliniens.

Trotsky. - Il ne s'agit pas d'entrée. Et une telle manœuvre serait très brève et très critique. La manœuvre elle-même présuppose que nous sommes un parti indépendant. La manœuvre est une mesure de notre indépendance. Les ouvriers du parti stalinien sont un milieu fermé, hypnotisés pendant longtemps par les mensonges. Maintenant commence la persécution à cause de la guerre. Nos critiques semblent faire partie de cette persécution d'ensemble et tout d'un coup nous apparaissent les soutenant... à cause des persécutions de la part de la bourgeoisie. Je ne dis même pas que nous allons vraiment voter pour eux – d'ici novembre la situation peut changer. Les dirigeants peuvent mener à bien leur trahison.

Hansen. - La manœuvre me semble ressembler quelque peu à notre proposition de front unique au C.P. à l'époque de la manifestation antifasciste⁵⁶. A la première manifestation, nous n'avons pas fait de proposition de ce genre. Beaucoup de militants de base de notre parti nous ont critiqués. A la seconde manifestation, nous avons fait une proposition en ce sens. Elle provoqué une réaction immédiate des staliniens. La base a été favorablement impressionnée et a interrogé ses dirigeants. Les dirigeants ont été obligés de lancer contre nous une nouvelle campagne. Résultat : nous avons gagné quelques militants.

Trotsky. - L'analogie est valable sauf que nous avons alors l'initiative. Maintenant, c'est eux qui l'ont. Bien, nous la soutenons. Il faut une enquête, une petite conférence. Je ne veux pas exagérer la manœuvre. Ce n'est pas notre ligne stratégique, mais une question tactique. C'est une possibilité.

Dobbs. - Il me semble que vous envisagez les deux aspects de la question : un, vous posez la question de savoir s'il y a plus à gagner en nombre et en qualité qu'on ne pourrait perdre chez les anti-staliniens. Deux, la manœuvre n'est possible que tant qu'ils ont une attitude anti-guerre.

Trotsky. - Oui. L'appareil stalinien exécute tournants et manœuvres aux ordres de Moscou. Maintenant ils font un tournant qui correspond aux sentiments les plus intimes de la base. Maintenant il est possible, soit de les aborder, soit de rester indifférents. Nous pouvons les soutenir contre leurs dirigeants ou rester à l'écart.

En outre, il y a une campagne présidentielle. Si vous êtes un parti indépendant, il vous faut une politique, une ligne en relation à cette campagne. J'ai essayé de combiner les deux dans une période qui est importante, mais pas décisive. Elle combine les sentiments honnêtes de la base stalinienne et touche également les masses à une époque d'élection. Si vous avez un candidat indépendant, je serai pour lui, mais où est-il ? Ou bien vous vous absteniez totalement de prendre part à la campagne pour des raisons matérielles, ou bien vous devez choisir entre Browder et Norman Thomas. Nous ne pouvons accepter une abstention. L'État bourgeois nous a privés de la possibilité de présenter notre propre candidat. Nous pouvons dire que ce sont tous des fakirs. C'est une chose, mais des événements qui confirment notre affirmation en sont un autre. Allons-nous avoir une politique négative ou une politique dynamique ? Je dois dire qu'au cours de cette conversation j'ai été de plus en plus convaincu que nous devons avoir une politique dynamique.

Pourtant je ne propose qu'une enquête sérieuse, une discussion, puis une conférence. Nous devons avoir notre propre politique. Imaginez l'effet sur la base stalinienne. Ce serait excellent. Ils attendent d'un aussi terrible ennemi que nous que nous les arrosions d'eau très froide. Nous allons les surprendre avec un peu d'eau terriblement chaude.]

14 juin 1940

Trotsky. - Le discours de [Lombardo] Toledano, reproduit aujourd'hui dans la presse, est important pour notre politique en Amérique. Le peuple mexicain, dit Toledano, « aime » les États-Unis et combattra les nazis les armes à la main. Toledano exprime une fraternité totale avec les démocraties. C'est la première annonce d'un nouveau tournant de Moscou.

⁵⁶ Hansen fait ici allusion à la fameuse contre-manifestation organisée par le S.W.P. le 20 février 1939 contre un meeting nazi au Madison Square Garden de New York.

J'ai une suggestion concrète, de publier une lettre aux ouvriers staliniens : pendant cinq ans, vos dirigeants ont été les champions des démocraties, puis ils ont changé et ont été contre tous les impérialismes. Si vous décidez fermement de ne pas permettre un changement de ligne, alors nous sommes prêts à réunir une convention pour soutenir votre candidat présidentiel. Vous devez prendre un engagement. Ce devrait être une lettre de propagande et d'agitation en direction des ouvriers staliniens. Nous verrons. Il est probable que la ligne va changer dans quelques semaines. Cette lettre vous donnera les mains libres sans que vous ayez à voter pour leur candidat.

Cannon. - Ils vont probablement tourner avant que nous soyons revenus.

Trotsky. - Oui, c'est bien probable.

Cannon. - Nous devons être très prudents quand il s'agit des staliniens, pour ne pas nous compromettre. La discussion d'hier a pris une orientation unilatérale concernant nos rapports avec les syndicats, que nous agissions seulement en tant qu'avocats des ouvriers progressistes. C'est tout à fait faux. Notre objectif est de créer notre propre force. Le problème est comment commencer ? Tous les sectaires sont des forces indépendantes – dans leur propre imagination. Votre impression que les anti-staliniens sont des fakirs ouvriers rivaux n'est pas tout à fait juste. Cet aspect existe, mais il y en a d'autres. Sans une opposition aux staliniens, nous n'avons aucune raison d'exister au sein des syndicats... Nous sommes nés en tant qu'oppositionnels et nous sommes devenus irréconciliables. Là où de petits groupes se cassent le cou, c'est quand ils n'ont que mépris pour les manœuvres et les combinaisons et ne consolident jamais rien. A l'autre opposé, il y a le groupe de Lovestone⁵⁷.

Dans la S.U.P.⁵⁸, nous avons commencé sans aucun militant, comme nous le faisons d'habitude. Jusqu'à la guerre, il était difficile de trouver un terrain plus fructueux que les éléments anti-staliniens. Nous avons commencé avec cette idée, qu'il est impossible de jouer un rôle dans les syndicats sans y avoir des gens. Avec un petit parti, l'essentiel est d'abord d'avoir la possibilité d'y entrer. Dans la S.U.P., nous avons fait alliance avec des éléments syndicalistes. C'était une situation exceptionnelle, une bureaucratie faible, petite, dont la politique était en gros correcte et qui était contre les staliniens. Il était incompréhensible qu'ils puissent jouer un rôle autre que celui d'une opposition aux staliniens qui étaient dans cette situation les éléments les plus traîtres.

Nous avons constitué un bloc tacite avec la possibilité unique d'entrer librement dans le syndicat. Nous étions numériquement faibles, politiquement forts. Les progressistes se sont développés, ont battu les staliniens. Nous aussi, nous avons grandi. Nous y avons cinquante militants et pouvons en gagner cinquante supplémentaires. Nous avons mené une politique très prudente – pas de heurts trop vifs qui, de toute façon, n'étaient pas nécessaires, pour ne pas provoquer une scission prématurée – pour ne pas laisser dissimuler que le combat principal était contre les staliniens.

Les unions maritimes sont une partie importante dans ce domaine. Là, notre ennemi principal, ce sont les staliniens. C'est eux qui sont le gros problème. Dans les nouveaux syndicats, comme le syndicat maritime qui en réalité a surgi en 1934, ébranlant la vieille bureaucratie, les staliniens sont apparus au premier plan. Les syndicalistes de métier ancien style ne peuvent l'emporter sur les staliniens. La lutte pour le contrôle, c'est nous et les staliniens. Il nous faut de la prudence pour ne pas compromettre ce combat. Nous devons être la force intransigeante classique.

Les staliniens ont conquis dans ces syndicats, surtout celui de l'auto, des positions puissantes. Les lovestonistes ont suivi la politique soulignée par Trotsky hier : avocats au compte des fakirs ouvriers, surtout dans l'auto. Ils ont disparu de la scène. Nous avons eu une politique plus prudente. Nous avons essayé d'exploiter les divergences entre le gang Martin⁵⁹ et les staliniens. Pendant un temps nous avons été l'aile gauche de l'entreprise Martin mais nous nous en sommes dégagés à temps. Ostensiblement, l'auto est C.I.O., mais en réalité les staliniens contrôlent tout. Et maintenant nous apparaissions comme le cercle dirigeant inspirateur de cette base qui n'a pas de dirigeants, qui est anti-stalinienne, anti-patriote, anti-Lewis. Nous avons toutes les chances de l'emporter. Il ne faut pas surestimer la possibilité que ces occasions nous ont données, à partir d'expériences dans la période écoulée, pour exploiter les divergences entre les sommets syndicaux. Si nous avons eu une attitude sectaire, nous en serions encore au point de départ.

Dans les syndicats de l'alimentation, il existe une opposition informelle au stalinisme. Il y avait des carriéristes, des progressistes, d'anciens membres du C.P. Nous avons quelques militants seulement. Il nous faut nous lier à l'un ou à l'autre pour avancer. Plus tard, nous pourrions avancer. Deux choses peuvent nous compromettre : un, être confondus avec les staliniens, deux, une attitude puriste. Si nous nous imaginons que nous sommes une puissance, ignorant les différences entre les ailes réactionnaires, nous resterons stériles.

Dobbs. - La situation générale me conduit à penser que nous perdriions plus que nous ne gagnerions à donner l'impression que nous allons bras dessus bras dessous avec les staliniens. Nous avons noué des liens avec des réactionnaires, mais en même temps, nous avons gagné quelques excellents éléments syndicalistes, les amenant tout près du vrai bolchevisme. Nous avons gagné des positions supplémentaires. Dans l'acier, nous avons vingt-deux camarades dans le mouvement de base, dont quelques-uns jouent un rôle très important. Au dernier congrès c'est un de nos camarades qui a été le plus applaudi lors de son intervention. Avant ce congrès, nous n'avions qu'un petit noyau. Depuis nous avons grossi à la base.

Trotsky. - Pouvons-nous obtenir qu'ils marchent contre Roosevelt ?

Dobbs. - Oui.

Trotsky. - Pour qui vont-ils voter ?

⁵⁷ Jay Lovestone (né en 1898), né Liebshtein en Russie, émigré en 1907, permanent du C.P. dès 1921, secrétaire national en 1922 était le porte-drapeau des droitiens et avait été exclu en 1929; il avait fondé un groupe d'opposition, d'abord C.P.O. puis I.L.L. qui avait réussi à prendre pied dans le syndicat de l'automobile notamment et occupait des positions dans l'appareil du C.I.O.

⁵⁸ La S.U.P. est la Sailors Union of Pacific, qui avait été le syndicat de la grève de 1934 des marins de la côte Ouest.

⁵⁹ Warren Homer Martin (1902-1968), ancien champion du triple saut et pasteur baptiste avait été le premier président de l'U.A.W. Il en avait été écarté à deux reprises : son « gang » avait joué avec les lovestonistes notamment.

Dobbs. - Je n'en sais rien. Peut-être Roosevelt. Pour nous, nous tourner vers les staliniens risque de semer la confusion dans les esprits. En tout cas, ne pas se presser.

*Trotsky. - Je crois que le point critique est très clair. Nous sommes dans un bloc avec les soi-disant « progressistes », pas seulement des fakirs mais d'honnêtes militants de base. Oui, ils sont honnêtes et progressistes, mais de temps en temps ils votent pour Roosevelt - une fois en quatre ans. C'est décisif. Vous proposez une politique syndicaliste, pas une politique bolchevique. La politique bolchevique commence en dehors des syndicats. Le travailleur est un syndicaliste honnête mais bien éloigné de la politique bolchevique. Le militant honnête peut se développer, mais ce n'est pas la même chose que de devenir un bolchevik. Vous avez peur de vous compromettre aux yeux des syndicalistes rooseveltiens. Mais de leur côté ils ne se tracassent pas le moins du monde à l'idée de se compromettre en votant pour Roosevelt, contre vous. Vous avez peur d'être compromis. Si vous avez peur, vous perdez votre indépendance et vous devenez à moitié rooseveltien. En temps de paix, ce n'est pas une catastrophe. En temps de guerre, cela nous compromettra. Ils peuvent nous écraser. Notre politique est bien trop orientée vers les syndicalistes pro-rooseveltiens. Je relève que c'est le cas dans le *Northwest Organizer*⁶⁰. Nous en avons discuté avant, mais pas un mot n'a changé, pas un seul mot. Le danger - un danger terrible, c'est l'adaptation aux syndicalistes pro-rooseveltiens. Et vous ne donnez pas de réponse sur les élections, même pas un début de réponse. Mais nous devons avoir une politique.*

Il n'est pas nécessaire maintenant de voter pour Browder. Nous sommes contre Roosevelt. Quant à Norman Thomas, il n'est qu'un malentendu politique. Browder cependant est un terrible handicap pour nous parce qu'il a une attitude « révolutionnaire » à l'égard de la guerre impérialiste, etc. Et notre attitude à nous ? Nous tournons le dos et nous ne donnons pas réponse. Je comprends que la situation soit difficile.

Ce que je propose, c'est un manifeste aux ouvriers staliniens pour leur dire : pendant cinq ans, vous avez été pour Roosevelt, puis vous avez changé. Ce tournant est dans la bonne direction. Allez-vous développer et continuer cette politique, ou non ? Allez-vous laisser vos dirigeants la changer ou non ? Allez-vous continuer et développer ou non ? Si vous êtes fermes, nous vous soutiendrons. Dans ce manifeste, nous pouvons dire que si vous donnez un programme net pour votre candidat, nous voterons pour lui. Je ne vois pas de raisons de ne pas dire tous ces « si ». Cela signifie-t-il que nous avons changé notre politique syndicale ? Pas du tout. Nous continuons contre les adversaires. Nous disons que si vous examinez sérieusement votre politique vis-à-vis de Roosevelt, vous aurez telle ou telle politique dans les syndicats. Mais là, vous n'avez pas une politique. Nous ne pouvons pas continuer avec vous dans syndicats.

Je serais très heureux d'entendre, ne fût-ce qu'un seul mot de vous, sur votre politique dans la question de l'élection présidentielle.

Cannon. - Il n'est pas tout à fait juste de poser le problème de cette façon. Nous ne sommes pas avec les militants rooseveltiens. Nous nous sommes développés quand les staliniens étaient rooseveltiens. Leur attitude actuelle est conjoncturelle. Il n'est pas vrai que nous penchions vers Roosevelt. La polémique du camarade Trotsky est une polémique pour un candidat indépendant. Si nous étions contre, la façon dont il fait le bilan serait juste. Pour des raisons techniques, nous n'avons pu avoir un indépendant. La réponse réelle, c'est une politique indépendante.

Un faux problème : Roosevelt contre les staliniens. Ce n'est pas une opposition de classe de bonne foi contre Roosevelt. Peut-être pourrions-nous soutenir Browder contre Roosevelt, mais Browder non seulement répudiera nos voix, mais en outre se retirera en faveur de Roosevelt.

Trotsky. - Ce serait et de loin le mieux qui pourrait nous arriver. Après avoir posé nos conditions de soutien, cette capitulation nous permettra de gagner une fraction des staliniens. Ce n'est pas une politique stratégique. C'est une politique pour la campagne présidentielle seulement.

Le fait est qu'ils ont développé toute cette propagande anti-guerre. Il nous faut considérer ce fait important dans la vie des ouvriers américains. Nous commençons par ne rien faire sur les staliniens.

La base « progressiste » c'est une espèce de demi-invention. Il y a des tendances lutte de classes, mais ils votent pour Roosevelt. Ils ne sont pas formés politiquement. Les staliniens de base ne sont pas pires. Ils sont pris dans un appareil. Ils sont disciplinés, politiques. Notre objectif, c'est d'opposer l'ouvrier stalinien à l'appareil. Comment le faire ? En les laissant seuls ? Nous ne le ferons pas. En reportant ? Ce n'est pas une politique.

Nous sommes pour une candidature ouvrière indépendante. Mais nous ne l'avons même pas dit dans notre presse. Pourquoi ? Parce que notre parti est embarrassé : il n'a pas de ligne sur les élections. En janvier dernier, nous avons discuté une campagne dans les syndicats pour avoir nos propres candidats présidentiels syndicalistes⁶¹. Nous devons commencer à Minneapolis. Nous devons nous adresser à Tobin. Nous devons lui proposer de voter pour lui s'il était candidat. Nous devons commencer la campagne pour un président ouvrier. Mais rien n'a été fait. Rien n'est paru. Rien dans le *Northwest Organizer*.

Dobbs. - Peut-être est-ce ma faute...

Trotsky. - Non, c'est la mauvaise théorie de l'histoire de Hitler...

Je ne peux expliquer cela par de la négligence. Ni juste parce que c'est un journal syndicaliste avec juste une politique syndicale. Les membres du parti pouvaient écrire des lettres à la rédaction. Que pensent leurs dirigeants syndicaux ? Pourquoi nos camarades ne peuvent-ils écrire au *Northwest Organizer* ? Nous avons discuté en détail les détails techniques. Mais rien n'a été fait. Pourquoi ? Parce que cela signifie un heurt immédiat avec les rooseveltiens - pas la base - mais un heurt avec nos alliés, l'appareil, les rooseveltiens conscients qui nous attaqueraient tout de suite, un heurt avec nos ennemis de classe comme Tobin.

⁶⁰ Le *Northwest Organizer* était le journal syndical des militants de Minneapolis, contrôlé par Dobbs.

⁶¹ « Nous » désigne Trotsky et Farrell Dobbs qui avait séjourné chez lui.

Cannon. - Il faut opposer des candidats syndicaux sur ce terrain. Cela retiendrait ceux qui nous suivent. Mais ce que je ne peux accepter, c'est Browder en symbole de la lutte de classes.

*Trotsky. - C'est un peu exagéré comme polémique. En janvier, je n'ai pas proposé Browder. Mais vous êtes réduits à Browder ou Roosevelt. Pourquoi ce manque d'initiative ? Pourquoi ces six mois inutilisés ? Pourquoi ? On ne peut pas réduire ça à une question individuelle, il y a des raisons générales. Il y a deux ans, j'ai discuté de cette question avec O'Shea⁶² - et de la nécessité. Avec Dunne⁶³ aussi. Mais le *Northwest Organizer* demeure inchangé. Il est la photographie de notre adaptation aux rooseveltiens.*

D'accord, je ne crois pas qu'il serait bon que des camarades importants commencent cette campagne. Mais même des camarades totalement inconnus peuvent écrire de telles lettres. On peut écrire au bureau exécutif de son syndicat et leur demander ce que sera le sort des ouvriers. Quel est le genre de président dont nous avons besoin ? Cinq mois au moins ont été perdus. Complètement perdus. Voulez-vous en perdre deux ou trois supplémentaires ?

Et tout d'un coup Browder qui devient une figure politique, idéale selon moi : un peu exagérée, la polémique !

Comment trouver un compromis ? Je demande deux ou trois cent staliniens. C'est l'exigence minimale. On peut les avoir en les faisant agir sur leurs dirigeants pour une politique de lutte de classe. Etes-vous prêts à l'imposer à vos dirigeants, demandez-vous. Et ensuite nous aurons un terrain commun.

Ce qui est juste, ce n'est pas d'écrire un manifeste, mais de nous tourner politiquement vers les ouvriers staliniens. Quel mal y-a-t-il à cela ? Nous commençons une action contre les staliniens : qu'est-ce qui ne va pas là-dedans ?

Je propose un compromis. J'évaluerai Browder 50 % de moins en échange de votre part de 50 % de plus d'intérêt pour le parti stalinien.

Cannon. - Il y a bien des complications.

Gordon. - Sur la question de l'adaptation du programme de Roosevelt par nos camarades des syndicats. Est-ce vrai ? Si oui, il le fallait pour notre travail syndical. Les syndicalistes sont pour Roosevelt. Pour faire une percée, il fallait nous adapter - non pas en déroulant notre programme tout entier - afin d'avoir un point d'appui pour l'étape suivante. Nous en sommes encore au début, malgré tout le travail que nous avons fait. C'est une chose; en faire une politique permanente en est une autre. Nous sommes contre cela. Quel est le bon moment pour accomplir la rupture ? Avons-nous épuisé la période d'adaptation ?

Cannon. - L'échec de la campagne pour développer une candidature indépendante est dû à l'inertie au centre, à la lutte fractionnelle, à la tendance à attendre au lieu d'appliquer énergiquement notre politique, un sentiment de la petitesse du parti - des fautes psychologiques plutôt qu'une adaptation consciente ou inconsciente aux rooseveltiens. Le bloc dans les syndicats n'est pas un bloc politique mais un bloc sur la politique syndicale. Il est possible d'avoir une politique active dans l'opposition. En 1936, nous avons soutenu le Socialist Party, pas Roosevelt, en dépit du soutien ouvert que les syndicalistes ont apporté à Roosevelt. La situation idéale serait que le camarade Trotsky utilise son influence sur le gouvernement pour qu'il change les lois.

Trotsky. - C'est le travail du S.W.P.

Cannon. - Nous aurions dû commencer cette campagne il y a six mois. Pendant la lutte de fractions, il y a eu les élections au Congrès. Browder était candidat. Notre politique était qu'il serait mieux d'avoir notre propre candidat. Nous l'avons proposé, mais Abern a saboté. Mais aller faire campagne pour Browder précisément au moment de la guerre, quand nous essayons d'expliquer notre politique...

Trotsky. - C'est précisément l'un des éléments pour expliquer que c'est une politique fausse.

Cannon. - Le soutien à un candidat ouvrier, on peut le justifier, mais le C.P., c'est tout à fait différent. Le C.P. n'est pas un authentique parti ouvrier.

Dobbs. - Nous sommes pris de court. Vos critiques sont pertinentes. Elles vont produire de meilleurs résultats, vous pouvez en être sûr. Mais nous sentons que cette politique serait tout à fait désastreuse. Nous préférierions sacrifier la manœuvre au travail pour Jimmy Higgins⁶⁴ et présenter notre propre candidat. Il ne s'agit pas de Roosevelt. Nous ferons tout, sauf les staliniens, pour aller contre Roosevelt.

Trotsky. - Bien. Mais pourquoi ne pas écrire un manifeste s'adressant à eux ? Leur donner des arguments qu'ils puissent comprendre ?

Mais nous n'avons pas de candidat. Il est maintenant trop tard pour en avoir un. Quelle est votre politique ?

Bien, nous allons abandonner le vote pour Browder. Nous allons abandonner le manifeste. Nous allons faire un tract. Seriez-vous d'accord pour un tract sur les lignes ci-dessus ? Nous pouvons exprimer nos divergences avec le C.P. « Votre parti n'accepte la lutte de classes que sur un terrain accidentel. »

Et si l'ouvrier stalinien vient vous voir et vous demande si vous allez voter pour leur candidat ? Nous sommes un parti politique sérieux. Quelle est votre position ? Il faut donner une réponse sérieuse. Il nous faut dire, oui, nous voterons pour lui.

Aucun parti n'est homogène, même pas le parti stalinien. Nous ne pouvons pas changer le parti mais seulement introduire un coin pour que certains d'entre eux commencent à avancer vers nous.

⁶² Carlos Hudson (né en 1908); dit Carl O'Shea, diplôme d'économie de l'université de Minnesota, était sur la liste noire des employeurs pour avoir des enseignants en syndicat. Il était rédacteur au *Northwest Organizer* et aussi au *Socialist Appeal*.

⁶³ Vincent R. Dunne (1889-1970), vétéran I.W.W., frère d'un dirigeant du P.C., avait joué aussi un grand rôle à Minneapolis.

⁶⁴ Jimmy Higgins, personnage de roman d'Upton Sinclair, personnalise le militant ouvrier de base.

Cannon. - En 1920, la première année du C.P. dans ce pays, nous avions une situation identique. Nous étions dans l'illégalité. Quelques mois avant les élections, et impossible de présenter nos candidats. Nous avons ouvertement boycotté les élections, et ce fut totalement inopérant. Lénine nous a écrit. Il disait qu'il aurait fallu voter pour Debs. Mais à cette époque il y avait une forte barrière psychologique qui nous séparait du S.P. L'affirmation de Lénine provoqua un choc. Et Debs était en prison... ce n'était pas un Browder.

Trotsky. - Oui, bien que Browder soit condamné à la prison.

Cannon. - Il n'y a pas eu pendant plusieurs années d'attaque directe ou d'approche des staliniens. Était-ce possible ? [...]⁶⁵

Cannon. - La lutte des fractions a mis au premier plan la question jeune. Vous avez vu la correspondance : celle de Held⁶⁶, une lettre de moi. Nous avons conservé environ un tiers de, jeunes. Ils sont maintenant en train de discuter la question d'une organisation indépendante, Le comité central n'a pas encore discuté la question. Personnellement, j'ai tendance à penser qu nous n'aurons pas besoin d'une organisation indépendante dans la période qui vient.

Théoriquement, la jeunesse devrait être un mouvement au sein de laquelle le parti recrute. Pendant vingt ans cependant la jeunesse a été une petite ombre du parti, attirant toujours surtout des étudiants. Dans une lutte de fractions sérieuse, elle devient toujours une colonie d'exploitation. Les vrais jeunes ne nous rejoignent pas. Ils ne veulent pas être pris pour des Y.P.S.L. Ils adhèrent aux syndicats. S'ils sont des politiques sérieux, ils adhèrent au parti. Ce n'est qu'un type très particulier qui s'accroche à la jeunesse. Il a quelque chose d'artificiel. Nous avons une bonne expérience du mouvement de jeunesse dans le S.P. C'était dans des conditions anormales. Il y avait un âge limite élevé... 25, puis 30 ans. C'était une espèce de parti rival. Quand nous l'avons pris, nous avons gagné un millier ou plus de gens de plus de 21 ans. Ils avaient une tradition de lutte contre le parti, une tradition d'« avant-gardisme ».

Gould⁶⁷, le dirigeant de la jeunesse, a commencé défendre le parti, puis il a adopté les préjugés contre lui.

Faut-il essayer de recréer ce mouvement ou le considérer comme du passé ? Allons-nous avoir une organisation formellement indépendante pour les jeunes, les prendre dans le parti, ou former des clubs étudiants ? Ce serait probablement plus honnête de les appeler clubs étudiants. Allons-nous organiser nos camarades à l'école dans des clubs marxistes, en finir avec la fiction de l'égalité organisationnelle avec le parti ? Personnellement, c'est mon opinion de ne pas reconstituer la jeunesse comme une organisation à part.

J'aimerais entendre parler de l'expérience d'avant-guerre des bolcheviks à cet égard⁶⁸.

Trotsky. - Il est difficile de faire une analogie. C'était l'époque de la montée du Capital. L'industrie manquait d'ouvriers. Il y avait un afflux des villages. La situation changeait brutalement. Le jeune du village était désorienté. Le parti le recrutait tout de suite. Il rompait avec sa famille, son église, son village. Il devenait presque tout de suite un homme de parti. Le mouvement clandestin était un mouvement politique. On ne pas créer de clubs de danse. De même l'Europe n'était pas comparable. La période d'avant-guerre était une période de conservatisme de parti. Karl Liebknecht⁶⁹ avait dirigé le mouvement de jeunesse contre le parti. Il n'était pas très fort. Il agissait plutôt comme un substitut pour une gauche du parti.

Maintenant, la situation est fondamentalement différente économiquement. Les jeunes se sentent perdus. Il n'y a pas d'emplois. Pourquoi n'avons-nous que des étudiants, pas des ouvriers ? Les étudiants sont désorientés sur le plan théorique. Au lieu de la prospérité éternelle, ils ne voient que la faillite. Les jeunes cherchent des formules pour sortir de cette situation. La classe ouvrière est atomisée. Elle n'est pas habituée aux généralisations, et il est donc difficile de la convaincre dans les syndicats ou dans le domaine politique, et c'est une difficulté. Quant aux relations entre la jeunesse et le parti, je m'abstiens de toute prédiction. Nous vivons une époque de changements brusques. Les prédictions en ce domaine sont difficiles. Peut-être n'est-il pas raisonnable à cette étape d'avoir une organisation de jeunes séparée. Au début, j'étais très opposé à Held, mais j'ai réfléchi maintenant. Cette période et cette étape concrètes n'ouvrent pas de sérieuses possibilités pour une organisation séparée.

La question est de savoir comment pénétrer la jeunesse organisée par l'État capitaliste. C'est une question nouvelle. Je ne serais pas surpris si demain nous étions obligés de créer une organisation spéciale pour cela, c'est-à-dire une commission spéciale pour les jeunes et pour ceux qui sont organisés dans les forces militaires. Nous devrions créer une commission spéciale pour étudier cette question. Tout va se développer à un rythme fiévreux. Une telle organisation sera aussi importante que les syndicats. Nous aurons des organisations avec des millions de membres. Beaucoup vont commencer leur éducation dans l'armée. Beaucoup n'ont jamais été syndiqués. C'est là qu'ils recevront leur éducation en action collective.

Nous ne pouvons inventer de formes, mais nous pouvons enquêter. On peut transformer cela peu à peu en organisation à part. Ce serait un crime que de perdre du temps sur cette question. Nous devons commencer tout de suite. Voir toutes les possibilités. Si nous avons de l'initiative, nous pouvons avoir un considérable succès. Pas une organisation de jeunesse spéciale, mais le début d'une organisation spéciale dans le domaine militaire.

⁶⁵ Interruption du procès-verbal : on quitte la question de la « manœuvre » avec le C.P. pour discuter organisation de jeunesse.

⁶⁶ Walter Held, de son vrai nom Heinz Epe (1910-1942) était membre de la direction depuis 1933, avait émigré et s'était établi en Norvège, il avait participé avec Willi Brandt au bureau international des jeunes et proposait de ne pas maintenir une organisation de jeunes.

⁶⁷ Nathan Gould (né en 1913), exclu des J.C. en 1931, avait organisé la Spartacus Youth et l'avait dirigée jusqu'en 1936, « national organizer » des Y.P.S.L. en 1937, secrétaire national en 1938, il était parti avec Shachtman.

⁶⁸ Il n'y avait pratiquement pas d'expérience d'« avant-guerre » de jeunes révolutionnaires : tout commença à Petrograd entre février et octobre 1917 comme le montre I. Véléz dans les Cahiers Léon Trotsky n° 23, 1985.

⁶⁹ Karl Liebknecht (1871-1919), fils du dirigeant social-démocrate Wilhelm Liebknecht, fondateur du S.P.D., avait été l'un des dirigeants des jeunes qu'il avait entraînées dans la lutte anti-militariste. Le réseau qu'il avait construit servit à la construction des relations internationales.

Dobbs. - Il nous faut traverser une phase expérimentale. Nous n'avons pas de modèle. La militarisation de la jeunesse est un problème entièrement nouveau. Les jeunes sont d'accord pour ne pas être maintenant une organisation séparée. Nous les avons utilisés dans le passé comme champ de recrutement pour le parti; ceux qui étaient dans l'industrie étaient mis quand c'était possible en contact avec des couches plus larges de jeunes. Mais à Minneapolis, seule une décision du parti pouvait les faire adhérer à la Y.P.S.L.

Hansen⁷⁰. - je pense que Weiss⁷¹ n'est pas d'accord avec les autres camarades dirigeant les jeunes. Si j'ai bien compris sa position est que, tandis que, dans l'immédiat, ce n'est peut-être pas possible d'avoir une organisation de jeunesse séparée, il nous faut nous préparer pour en avoir une à l'avenir, c'est-à-dire les possibilités d'une organisation de jeunesse ne sont pas encore épuisées.

Dobbs. - Avec la militarisation de la jeunesse qui va de pair avec la militarisation des syndicats, de grandes possibilités vont s'ouvrir devant nous. Dans les camps du Civilian Conservation Corps, l'organisation était très difficile. Le C.C.C. est considéré par les jeunes comme un pis-aller. Mais, avec les jeunes dans de vraies organisations militaires, les possibilités sont énormes.

15 Juin 1940

Hansen. - Hier le camarade Trotsky a fait plusieurs remarques sur notre adaptation à ceux qu'on appelle les « progressistes » dans les syndicats et a mentionné la ligne du Northwest Organizer et aussi notre attitude par rapport aux élections et aux stalinien. Je voudrais souligner que ce n'est pas entièrement nouveau de la part du camarade Trotsky. Il y a plus de deux ans, pendant les discussions sur le programme de transition, il a abordé exactement les mêmes points et pris la position, compte tenu de la différence de l'époque et du fait que ce n'étaient pas alors les élections, mais le Farmer Labor Party qui étaient au premier plan.

Le camarade Trotsky a aussi écrit quelques lettres concernant les stalinien et la nécessité d'une ligne plus positive à leur égard. Au cours de la dernière lutte fractionnelle également, le camarade Trotsky, dans son texte polémique « D'une Egratignure au Danger de Gangrène » a cité le point suivant, qu'il a souligné : « Le parti devra plus d'une fois rappeler à ses propres syndicalistes qu'il ne faut pas que l'adaptation pédagogique aux couches les plus arriérées du prolétariat se transforme en une adaptation politique à la bureaucratie conservatrice des syndicats. » Je me demande si le camarade Trotsky considère que notre parti manifeste une tendance conservatrice en ce sens que nous nous adaptons politiquement à la bureaucratie syndicale.

*Trotsky. - Dans une certaine mesure, je crois qu'il en est ainsi. Je ne peux observer d'assez près pour être tout à fait certain. Cette phase ne se reflète pas assez dans le *Socialist Appeal*. Il n'existe pas de bulletin intérieur pour les syndicalistes. Ce serait bien d'en avoir un et de publier des articles de discussion sur notre travail syndical. En observant le *Northwest Organizer*, je n'ai pas relevé le moindre changement pendant toute une période. Il est resté apolitique. C'est un symptôme dangereux. La négligence complète du travail en relation avec le parti stalinien est un autre symptôme dangereux.*

Se tourner vers les stalinien ne signifie pas que nous devons nous détourner des progressistes. Cela veut seulement dire qu'il faut dire la vérité aux stalinien, qu'il faut les attraper d'avance à leur prochain tournant.

Il me semble qu'on peut admettre une sorte d'adaptation passive à notre travail syndical. Il n'y a pas danger immédiat, mais un avertissement sérieux qui indique la nécessité d'un changement d'orientation. Nombre de camarades sont plus intéressés par le travail syndical que par celui du parti. Il faut plus de cohésion dans le parti, plus de manœuvres aiguës, une formation théorique systématique plus sérieuse : autrement les syndicats peuvent absorber nos camarades.

C'est une loi historique que les responsables syndicaux forment la droite du parti. Elle ne connaît aucune exception. C'était vrai dans la social-démocratie, vrai aussi chez les bolcheviks. Tomsky⁷² était à droite, vous savez. C'est tout à fait naturel. Ils ont affaire avec la classe, les éléments arriérés : ils sont l'avant-garde du parti dans la classe ouvrière. Le domaine nécessaire d'adaptation est dans les syndicats. Les gens dont elle est le travail sont ceux qui sont dans les syndicats. C'est pourquoi la pression des éléments arriérés se reflète à travers les camarades des syndicats. C'est une pression saine, mais elle peut aussi les faire rompre avec les intérêts historiques de classe : ils peuvent devenir opportunistes.

Le parti a fait des progrès sérieux. Ces progrès n'ont été possibles que par une certaine mesure d'adaptation; mais par ailleurs nous devons prendre des mesures pour faire face à des dangers inévitables. Je n'ai noté que quelques symptômes sérieux qui indiquent le besoin d'une plus grande cohésion, un accent plus fort sur le parti. Nos camarades doivent être en premier lieu des membres du parti et seulement en second lieu des syndicalistes. C'est surtout vrai pour les responsables et journalistes des syndicats.

*Avant de continuer... je viens juste de recevoir le numéro de *Labor Action*⁷³. Shachtman lance un nouveau mot d'ordre : « Ayons un programme pour la Paix, pas pour la Guerre ! » Mais c'est la guerre, pas la paix. C'est une tendance pacifiste. Ce n'est pas un programme pour la guerre qui est inévitable.*

Cannon. - Peut-on considérer que les stalinien sont différents de façon essentielle de tout autre groupement ou parti ouvrier ? Les tactiques applicables aux socialistes, etc. le sont-elles à eux ? Il y a une forte tendance à considérer les

⁷⁰ Joseph LeRoy Hansen (1910-1979) avait rejoint la C.L.A. en 1934, travaillé à San Francisco pour le journal de la S.U.P. puis servi Trotsky comme secrétaire et garde : il jouissait de sa confiance.

⁷¹ Murry Weiss (1915-1981) avait adhéré à 17 ans à la C.L.A. Il dirigeait les jeunes et était membre du C.N. du parti.

⁷² Mikhaïl P. Efremov dit Tomsky (1886-1936), vieux-bolchévik, était devenu, après la prise du pouvoir, chef des syndicats soviétiques. Un des trois dirigeants de la droite, il s'était suicidé après sa mise en cause au premier procès de Moscou.

⁷³ *Labor Action* était l'organe du Workers Party de Shachtman.

stalinien comme différents : pas comme une tendance ouvrière. L'expression la plus grossière de cette tendance se manifeste dans l'American Labor Party de New York. Ils considèrent les staliens non pas comme un parti de la classe ouvrière mais comme une agence d'une puissance étrangère. C'est la position de Lovestone et Hook⁷⁴ sur l'affaire du passeport de Browder. C'était la position de Burnham au comité central.

Nous étions pour une défense critique. Si par exemple Oneal⁷⁵ était arrêté, nous le défendrions pareillement. Il n'existe pas de différence fondamentale entre Oneal et la II^e Internationale et Browder comme représentant de la bureaucratie stalinienne. L'un et l'autre sont traîtres au mouvement ouvrier. Burnham soutenait que les staliens n'étaient pas du tout un mouvement ouvrier. Ils étaient selon lui comme les nazis allemands. Nous ne devions pas les défendre. C'est important pour l'élaboration de notre tactique politique générale. Tant que les social-démocrates représentent une force, ils nous faut non seulement avoir une politique d'opposition directe, mais aussi une politique de manœuvre. Peut-on opérer une distinction fondamentale entre eux et Lewis, Green⁷⁶, etc. ? A mon avis, au moins subjectivement, nous avons fait cette distinction. Nous n'avons pas eu une politique de manœuvre depuis 1934, ni nationalement, ni internationalement. En général, ne faut-il pas reconsidérer cela ? Votre proposition l'exige impérativement.

Trotsky. - Bien sûr, les staliens sont légitimement une partie du mouvement ouvrier. Que cette partie soit abusée par ses dirigeants pour les objectifs spécifiques du G.P.U. est une chose et pour ceux du Kremlin une autre. Ils ne sont pas du tout différents des autres bureaucraties ouvrières d'opposition. Les puissants intérêts de Moscou influencent la III^e Internationale, mais ce n'est pas différent en principe. Bien entendu nous considérons différemment la terreur du contrôle du G.P.U. : nous combattons par tous les moyens, même la police bourgeoise. Mais le courant politique du stalinisme est un courant dans le mouvement ouvrier. S'il y a des différences, elles sont à son avantage.

En France, les staliens manifestent du courage contre le gouvernement. C'est Octobre qui les inspire encore. C'est une sélection d'éléments révolutionnaires abusés par Moscou, mais honnêtes. Si on les persécute aux États-Unis et s'ils restent antipatriotes parce que Moscou reporte son nouveau tournant cela leur vaudra une autorité politique considérable. La répugnance que nous inspire le Kremlin ne détruira pas son autorité politique. Nous devons les considérer objectivement. Nous devons les considérer d'un point de vue marxiste objectif. C'est un phénomène tout à fait contradictoire. Ils sont partis de la base d'Octobre, ils ont été déformés, mais ils ont un grand courage.

Nous ne pouvons pas nous laisser emporter par nos sentiments moraux. Même les assaillants de la maison de Trotsky avaient un grand courage. Je pense que l'on peut espérer gagner ces ouvriers qui ont commencé en tant que cristallisation d'Octobre. Nous les voyons de façon négative : comment briser cet obstacle ? Il faut prendre les deux bouts. Le gang de Moscou, nous les tenons pour des gangsters, mais ceux de la base ne se sentent pas gangsters, mais révolutionnaires. Ils ont été terriblement empoisonnés. Si nous montrons que comprenons, que nous avons un langage commun, nous pouvons les tourner contre leurs dirigeants. Si nous gagnons 5% d'entre eux, le parti sera perdu. Il ne pourra alors plus mener qu'une existence végétative.

Dobbs. - Je discutais la question des minorités raciales aux États-Unis et surtout la question nègre avec Dunne. Le problème est de trouver une base adéquate pour l'aborder. Dunne suggérait qu'une colonne de l'Appeal intitulée « Question nègre » met dans la tête des personnes de couleur que nous les considérons comme un problème spécial. Nous avons d'autres minorités raciales, Mexicains, Philippins, Chinois, Japonais. Il suggérait que nous changions le nom en Département des minorités raciales et de même la colonne de l'Appeal. Que nous fassions un effort plus conscient pour impliquer l'ouvrier de couleur aux problèmes généraux en tant qu'ouvrier - avec des problèmes particuliers, c'est vrai ; que nous conseillions à la Fourth International d'entreprendre une série d'articles sur les divers problèmes de minorités raciales sur une base plus large, en insistant particulièrement sur le problème nègre à cause de sa dimension.

Trotsky. - Avons-nous eu quelque succès avec les Nègres ?

Dobbs. - Quelque succès, surtout depuis que Birchman⁷⁷ s'en occupe. Nous avons essayé d'associer le Département des Nègres avec le Département syndical. Sans le syndicat des Musiciens, nous avons eu un rapport incontestable selon lequel il y avait des « locaux » séparés, continuant une discrimination contre les Nègres. De tels faits nous donnent aussi des liens tangibles pour continuer. Nous avons eu une importante réaction de la part des Nègres disant que nous agissions par philanthropie et non par solidarité de classe. Nous avons créé un comité avec un membre du comité politique et deux Nègres.

Konikow. - A Boston, nous avons essayé d'atteindre les nègres en les aidant dans leur agitation sur la loi du lynch⁷⁸. Les staliens ont exigé que notre camarade soit jeté dehors, mais l'organisation a refusé.

Gordon. - Ce n'est pas possible de classer les Nègres dans une catégorie comme problème spécial. Ils sont uniques. Ils ont leurs propres problèmes, beaucoup plus importants que les problèmes généraux des minorités raciales. Nous avons voulu faire la percée, mais pas encore commencé à gratter la surface. Dans tout Harlem, nous n'avons pas un seul camarade. Mais pour faire ce travail, nous avons besoin de nègres. Il me semble qu'il nous faudra prendre des mesures énergiques pour commencer ce travail. Harlem est le plus grand centre prolétarien de New York.

Nous avons aussi un problème avec la minorité juive. Nous avons essayé autrefois de sortir un organe en yiddish mais avons dû l'abandonner. En tant que parti, nous ne faisons rien là-dessus. Le mouvement juif se développe sur un rythme fiévreux. Il est maintenant social-patriote par extrême désespoir. Ce serait une bonne chose à mettre à notre ordre du jour

⁷⁴ Sidney Hook (né en 1902) était professeur de philosophie.

⁷⁵ James Oneal (1875-1962), un socialiste « Vieille Garde », éditeur de *New leader*, membre de la S.D.F., incarnait la « droite socialiste ».

⁷⁶ William Green (1873-1952) avait succédé à Gompers à la tête de l'A.F.L.

⁷⁷ Robert L. Birchman était l'un des rares Américains noirs membre du S.W.P.

⁷⁸ Rappelons que « lynch » ou « lynchage » dérive du nom du juge virginien Lynch qui préférait « exécuter d'abord et juger ensuite ».

pour en discuter longuement et définir, déterminer une perspective, un programme d'activité concernant les Juifs et les Nègres.

Konikow. - Il faudrait changer le nom de la colonne. « Nègres » n'est pas très attirant. Peut-être faudrait-il mettre « Ouvriers nègres ».

Trotsky. - Comment la question des minorités raciales est-elle résolue par les divers syndicats ? N'y a-t-il pas des syndicats internationaux ?

Cannon. - Ils existent au Canada. C'est ce qui les rend internationaux.

Trotsky. - Certains ont-ils des groupes particuliers d'éducation ?

Dobbs. - Dans certains syndicats, il y a moins de discrimination. Mais il n'y a pas de véritable progrès.

Trotsky. - Ont-ils des publications en langues différentes ?

Dobbs. - Dans la couture, oui, et ils ont des « Locals » organisés sur la base de la langue.

Trotsky. - Lesquels ?

Dobbs. - Italiens, Grecs, Juifs. Mais là-dessus ils sont bien différents des autres syndicats.

Trotsky. - Est-ce que les camionneurs ont de l'influence dans d'autres nationalités ?

Dobbs. - Seulement les Anglais. Dans les dernières années, il y a eu un tournant assez aigu vers les Nègres. Avant, ils subissaient une discrimination. Maintenant, dans beaucoup de syndicats, ils peuvent adhérer dans le Sud. A Dallas, 60 blancs et 20 nègres ont fait grève. Les nègres étaient toujours assis à part. Ils n'ont jamais parlé tant qu'il y avait des Blancs et si on s'adressait à eux seulement. C'était au début. Sur la ligne de piquets ils ont montré un grand courage, plus même que les blancs. Ils vivaient dans des maisons de la compagnie. Elle a exigé le paiement sous peine d'expulsion. Ils ont été expulsés de deux maisons. Le lendemain elles étaient réduites en cendres. A fin de la grève, les nègres sentaient plus qu'ils avaient droit à la parole.

Trotsky. - Pourquoi ne l'a-t-on pas raconté dans l'Appel ? C'est très important. Cela ferait la meilleure des colonnes pour les Nègres.

La question des minorités raciales n'est pas équitable. Le moyen le plus important et le plus commun est une publication dans la langue de la minorité en question. L'éducation des ouvriers est entravée par ces différences de langues. Même le parti le plus centralisé doit trouver le moyen de communiquer avec les différentes nationalités. Le parti n'est jamais un total d'organisation de nations. Il n'est pas une fédération de groupes nationaux et chaque ouvrier est membre d'une organisation commune. Il faut créer des canaux pour l'expression de ces ouvriers. C'est vrai des ouvriers mexicains, chinois, juifs, polonais, etc., mais les nègres n'ont rien à voir avec la langue. C'est une question sociale déterminée par leur peau. Mais il n'est pas nécessaire de fonder un nouveau journal, c'est pourquoi il ne faut pas de moyens différents.

Dobbs. - Mais les Chinois souffrent des mêmes discriminations sociales...

Trotsky. - Et ils ont ça en commun, mais il n'est pas nécessaire de créer des journaux spéciaux pour eux. Je crois qu'il faudrait expliquer dans des articles comment nous abordons ces minorités. Et d'avoir des façons particulières d'aborder les mexicains, etc., mais les plus importants de tous, ce sont les nègres. Devons-nous changer de nom pour un autre plus général ? Je ne suis pas prêt à répondre. Est-ce le contenu qui est philanthropique ? Nous devrions exagérer en faveur des Nègres. Les esclavagistes blancs habituent les nègres à ne pas parler les premiers. Mais sur la ligne des piquets, ils montrent plus de courage. C'est vrai de toutes les nationalités opprimées. Nous devons les aborder partout en disant que pour chaque lynché chez eux, il faudrait lyncher dix ou vingt lyncheurs.

Il faut accorder plus d'attention aux ouvriers latino-américains, en rapport avec l'impérialisme américain. Il faut nous tourner en direction de l'Amérique latine. L'impérialisme américain est déjà en train de se tourner dans cette direction.

[...] ⁷⁹

Cannon. - La question fondamentale de l'organisation du parti a été traitée dans la lutte fractionnelle. La discussion a posé la question : la nature de notre époque est militaire; l'unique parti sérieux est celui qui vise le pouvoir. Nous avons eu dans notre parti deux reliquats du passé. Un, les socialistes n'ont jamais rêvé de changer la société. Ils voulaient organiser des protestations, mais réellement, un parti pour changer la société, cela n'a jamais été dans leurs os. Leur conception était approximative, un socialisme chrétien. Ces conceptions, c'étaient celles des gens de la social-démocratie qui sont venus à notre parti. Deux, notre parti, dans le monde entier, a souffert du désir de trop corriger le bureaucratisme stalinien, d'autant plus du fait des petits-bourgeois. Ils ont peur plus que tout de la discipline. C'était la tendance de Burnham et Shachtman. Pendant onze ans, il y a eu un va-et-vient, la moitié du temps pour les conceptions de Lénine et le reste du temps pour l'extrême opposé. Quand c'est devenu sérieux, tout ce que nous avons eu, c'est un compromis à 40-50 %. Dans ce combat il y avait une forte poussée de la base pour plus de discipline, un parti plus sérieux. Il nous faut consacrer plus de temps au concept de parti qui découle de l'âge militaire. Un parti chèvre-chou n'est bon à rien. Il faut s'assimiler cette idée, dans la moelle même des os des militants.

Je pense que les militants dirigeants devraient considérer le parti comme une organisation militaire. Il faudrait formatiser beaucoup plus considérablement les formes du parti sous la forme délibérée d'une organisation hiérarchique. Un strict tableau des grades d'autorité dans le parti ⁸⁰. Il faut délibérément inculquer toutes ces choses pour construire un parti capable de lutter pour le pouvoir à notre époque. Si c'est vrai, nous avons maintenant une occasion de le bâtir maintenant. Un, parce qu'il y a pour cela une réelle pression de la base. Elle pense qu'il n'y a pas assez de discipline, pas assez de fermeté.

⁷⁹ Le compte-rendu s'interrompt de nouveau et l'on se retrouve dans la question du régime du parti.

⁸⁰ La rigidité des conceptions de Cannon peut expliquer comment la plupart des jeunes avait suivi la minorité lors de la scission.

Dans la direction, il n'y a maintenant pas de conflit sérieux sur cette conception, un progrès bien plus sérieux pour le travail en commun. Aucune possibilité pour les éléments faibles et vacillants de capitaliser sur les divergences. Avant, c'était très mauvais, surtout à New York. C'était le rôle funeste d'Abern et de Shachtman que d'apaiser les faiblards. Il n'y a plus de possibilité de telles choses, pas dans la prochaine période.

Dans ma polémique contre Burnham, j'ai développé l'idée d'une direction professionnelle - pas de dilettantisme à temps partiel ou de tentative de jouer avec le parti. Je crois bien sûr que, dans cette question des permanents du parti, tout dépend des fonds. Mais l'idée qu'un militant du parti devrait être prêt à travailler pour le parti, cette idée devrait être universelle. Il faut en finir avec la tolérance pour les directions amateurs.

Trotsky. - Avant d'oublier - le parti devrait élaborer une sorte de plate-forme pour la question juive, un bilan de toute l'expérience du sionisme, avec la simple conclusion que le peuple juif ne peut se sauver que par la révolution socialiste. Je crois que nous pouvons avoir une importante influence à New York parmi les ouvriers de la confection.

Gordon. - *Qu'est-ce que vous proposeriez comme approche tactique ?*

Trotsky. - C'est autre chose. Je n'ai pas assez d'informations sur cette étape. D'abord il faut leur donner une perspective, critiquer tout leur passé, la tendance démocratique, etc. Établir pour eux que la révolution socialiste est l'unique solution le de la question juive. Si les ouvriers et paysans juifs revendiquaient un État indépendant, bien, mais ils ne l'ont pas obtenu sous la Grande-Bretagne. Mais, s'ils le veulent, le prolétariat peut le leur donner. Nous ne sommes pas pour, mais seule la classe ouvrière victorieuse peut le leur donner.

Je crois que c'est d'une immense importance ce que Cannon a écrit un jour, de créer un patriotisme de parti : si des révolutionnaires mûrs ne sont pas d'accord, mais comprennent aussi la valeur historique du parti, ils peuvent avoir une discussion très âpre mais être certains que c'est sur une base commune et que la minorité se soumettra à la majorité. Ce sentiment, on ne peut pas le produire artificiellement, mais bien entendu, une propagande exprimant l'importance du parti à notre époque peut rendre les militants fiers d'y appartenir. Ce qui est misérable chez les petits-bourgeois, c'est la légèreté de leur attitude à l'égard du parti. Ils ne comprennent pas ce que c'est qu'un parti.

En même temps, il faut créer un rapport souple entre démocratie et centralisme⁸¹. Nous avons suffisamment de centaines de membres qui ont traversé assez d'expériences et qui veulent maintenant une organisation centralisée. Ces gens dans dix ans seront la vieille garde. Ces cadres, dans une nouvelle phase, peuvent donner la possibilité de quelques centaines ou quelques milliers de membres d'origines diverses. Ceux-là peuvent introduire de nouvelles tendances critiques. On ne peut pas les assimiler par le centralisme. Il faut élargir la démocratie, leur laisser découvrir que la vieille garde est plus expérimentée. Aussi, après une période d'existence très centralisée, on peut avoir une période nouvelle de large discussion puis une période centralisée plus normalisée.

Notre croissance sera convulsive. Elle peut introduire dans nos rangs des matériaux humains semi-bruts. C'est un avantage énorme d'avoir le soutien des cadres. Ils expliqueront aux nouveaux camarades. En même temps, il est dangereux d'imposer trop tôt le centralisme aux nouveaux membres qui n'ont pas la tradition d'estime pour la direction qui repose en grande mesure sur les expériences du passé. Cela maintient aussi l'équilibre du passé.

C'était là aussi l'une des principales qualités de la direction de Lénine : de la discipline de fer à la complète liberté apparente dans les rangs. Dans la réalité il n'a jamais perdu le contrôle, mais le membre moyen se sentait parfaitement libre. De cette façon, il posait la base d'un nouveau centralisme. Cela lui donna le moyen de traverser une guerre sévère. Pendant cette guerre sévère, les rapports de parti indiquèrent une organisation sévère et militaire. En dépit de tout, l'équilibre du parti fut préservé. Même au front, nous avions des réunions de parti fermées, où tous les membres discutaient avec une liberté complète, critiquaient les ordres, etc. Mais quand nous quittions la pièce, les ordres devenaient une discipline stricte, pour infraction à laquelle un commandant pouvait fusiller. Nous étions capables de réaliser des manœuvres très compliquées. Au début, quand l'armée n'était presque composée que de communistes de l'époque prérévolutionnaire, ayant des relations antérieures, déjà stabilisées, tout était facile. Mais quand il y eut plus de cinq millions d'hommes, la majorité étaient des éléments nouveaux, sans tradition et, dans l'armée, ils apprenaient la discipline sous sa forme la plus sévère. Il y eut des protestations de mécontentement qui furent utilisées alors par Staline contre Trotsky. Il fallait pour un certain temps laisser la bride sur le cou à ces éléments et, par la conviction, créer avec eux une nouvelle base pour un régime militaire plus sévère. Tsaritsyne joua un rôle en cela, avec Staline, Vorochilov, Timochenko. Ils se basaient sur ces éléments. C'étaient des guérilleros comme Schachtman en politique. Dans la guerre finnoise, ce fut la preuve de la vieille école de Tsaritsyne que Staline n'apparaisse pas au front : absolument incompréhensible. Bien sûr, il avait le G.P.U. pour prendre soin du Kremlin. Vorochilov est renvoyé, le dernier de l'opposition de Tsaritsyne.

Dobbs. - *Nous avons construit quelque chose de ce genre à Minneapolis, dans la ligne de piquets. Pleine discussion, puis travail dans la plus sévère discipline.*

Trotsky. - Oui, c'est psychologique de consacrer assez de temps à les convaincre que les têtes font ces choses dans l'intérêt du parti, pas leur intérêt personnel. C'est alors que le parti a son capital moral le plus important.

Konikow. - *Est-ce qu'un bulletin intérieur ne serait pas utile ?*

Cannon. - *Oui, oui.*

Gordon. - *Comment concevez-vous la vie du parti dans la période qui vient ? Pourrions-nous nous permettre des congrès, des plénums, etc. ?*

Trotsky. - Cela dépend des conditions objectives de la guerre. Il est possible qu'on commence à vous persécuter dans la prochaine période. Alors, centralisme absolu. Le comité central doit avoir le droit de coopter de nouveaux membres sans

⁸¹ Bien entendu cette notion n'est compréhensible que pour qui donne son sens primitif à la notion de « centralisme démocratique » et ne l'identifie pas, comme les media aujourd'hui, au centralisme tout court. Mais on peut relever avec quelle souplesse Trotsky va ici contredire point par point les conceptions de Cannon tout en le ménageant dans la forme : le tableau qu'il brosse du parti bolchévique « militarisé » est l'opposé du parti « militaire » que rêve Cannon.

congrès. En cas d'arrestations par la police. Pour soutenir par ces moyens la cohésion du parti. La confiance n'est possible que par une bonne politique et du courage. Ce serait une épreuve importante et une sélection très sérieuse. Le centralisme réel qui formera un précieux capital de la vie profonde du parti. Quand un congrès n'est pas possible, on a la possibilité d'informer les meilleurs cadres, les meilleurs éléments, qui défendent alors la politique dans les organisations locales pour ne pas prendre le parti par surprise. Cela dépend parfois d'un délai de 24 heures pour expliquer. Alors on peut commencer à agir. Autrement il peut y avoir du mécontentement, le parti peut être perturbé en peu de temps].

LE ROLE DU KREMLIN DANS LA CATASTROPHE EUROPEENNE⁸²

(17 juin 1940)

La capitulation de la France n'est pas un simple épisode militaire⁸³. Elle fait partie de la catastrophe européenne. L'humanité ne peut continuer à vivre sous le régime de l'impérialisme. Hitler n'est pas un accident. Il n'est que l'expression la plus consistante et la plus bestiale de l'impérialisme qui menace d'engloutir toute notre civilisation.

Mais, en liaison avec les causes générales de la catastrophe inhérente à l'impérialisme, il n'est pas permis d'oublier le rôle criminel sinistre joué par le Kremlin et le Comintern. Personne n'a aidé Hitler autant que Staline. Personne d'autre que Staline une situation aussi dangereuse pour l'U.R.S.S.

Durant cinq années, le Kremlin et son Comintern ont fait de la propagande pour une « alliance des démocraties » et des « fronts populaires » avec l'objectif d'une guerre préventive contre les « agresseurs fascistes ». Cette propagande, comme en témoigne de manière très frappante l'exemple de la France, a eu une puissante influence sur les masses populaires. Mais, quand la guerre approcha réellement, le Kremlin et son agence le Comintern sautèrent soudain dans le camp des « agresseurs fascistes ». Staline, avec sa mentalité de maquignon, cherchait à sa façon à rouler Chamberlain, Daladier⁸⁴, Roosevelt et à obtenir des positions stratégiques en Pologne et dans les Pays Baltes.

Mais la volte-face du Kremlin a eu des conséquences plus importantes, impossibles à mesurer : non seulement elle a roulé les gouvernements, mais elle a désorienté et démoralisé les masses populaires, en premier lieu dans les prétendues démocraties. Avec sa propagande des « Fronts populaires », le Kremlin avait détourné les masses de la lutte contre la guerre impérialiste. En passant du côté de Hitler, Staline a brutalement brouillé les cartes et paralysé la puissance militaire des « démocraties ». En dépit de toutes les techniques de destruction, le facteur moral conserve encore une importance décisive dans la guerre. En démoralisant les masses populaires d'Europe - et non seulement d'Europe - Staline a joué le rôle d'agent provocateur de Hitler. La capitulation de la France est l'un des résultats de cette politique.

Mais ce n'est pas du tout le seul. Malgré les conquêtes territoriales du Kremlin, la position internationale de l'U.R.S.S. s'est considérablement aggravée. Le glacis polonais a disparu. Le glacis roumain va disparaître demain. La puissante Allemagne, maîtresse de l'Europe, acquiert une frontière commune avec l'U.R.S.S. La Scandinavie, où se trouvent des pays faibles, et presque désarmés, est occupée par la même Allemagne. Ses victoires à l'Ouest ne sont qu'une préparation à une gigantesque marche vers l'Est. Dans son attaque contre la Finlande, l'Armée rouge décapitée et démoralisée encore une fois par Staline démontré sa faiblesse au monde entier. Dans sa marche prochaine contre l'U.R.S.S., Hitler aura le soutien du Japon.

Les agents du Kremlin commencent à reparler d'une alliance des démocraties contre les agresseurs fascistes. Il est possible que Staline, dupeur dupé, soit forcé de faire une nouvelle volte-face en politique étrangère. Mais malheur aux peuples s'ils font de nouveau confiance aux agents malhonnêtes du Kremlin ! Staline a contribué à faire de l'Europe un chaos sanglant et à mener l'U.R.S.S. au bord du gouffre. Les peuples de l'U.R.S.S. ne peuvent que ressentir la plus grande angoisse...

Seul le renversement de la clique totalitaire de Moscou, seule la régénérescence de la démocratie soviétique, peuvent libérer les forces des peuples soviétiques pour le combat contre l'inévitable et prochaine attaque de l'Allemagne impérialiste. Ainsi le patriotisme soviétique est-il inséparable de la lutte impitoyable contre la clique stalinienne.

⁸² Article (T4895-1), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

⁸³ C'est la première réaction écrite de Trotsky après l'effondrement de l'armée française et à la veille de la demande d'armistice.

⁸⁴ Trotsky fait allusion ici aux négociations entre l'U.R.S.S. et les représentants des gouvernements français et britanniques à Moscou en août 1939. Édouard Daladier (1884-1970), radical-socialiste et ancien dirigeant de leur aile favorable au Front populaire, était président du conseil en France à cette époque; il avait également signé l'année précédente les accords de Munich.

LE NID DE REPTILES DU JOURNAL *NATION*⁸⁵

(18 juin 1940)

Je constate que *Nation*⁸⁶, qui s'est salie elle-même par son attitude vis-à-vis des impostures judiciaires de Moscou, s'est, cette fois, empressée de soutenir les versions fantasmagoriques et stupides du G.P.U. au sujet de l'attentat du 24 mai. Tout le monde semble coupable, le général Almazàn, la « réaction », peut-être Trotsky lui-même, mais en aucun cas Staline.

Pendant ce temps, la police mexicaine a découvert les assaillants. Ce sont - par hasard - des agents de Staline...

Quel nid de reptiles, ces pseudo-révolutionnaires de *Nation* ! Mais ils n'éviteront pas leur punition : nous apprendrons aux ouvriers américains à les apprécier comme ils le méritent : à les mépriser.

Qui est l'auteur de l'article de *Nation* sur l'attentat contre Léon Trotsky ? Harry Block⁸⁷ est un citoyen des États-Unis. Il est marié à Malou Cabrera, la fille de Luis Cabrera⁸⁸, avocat très riche et très réactionnaire des compagnies pétrolières et des grands propriétaires du Yucatan. Harry Block est en même temps un proche collaborateur de Lombardo Toledano, l'agent bien connu du G.P.U. au Mexique. Harry Block est l'administrateur de *Futuro*, l'ignoble mensuel calomniateur de Lombardo Toledano. Il est aussi le chef du département des publications de l'Université ouvrière stalinienne. Sous les auspices de la C.T.M., il publie un bulletin hebdomadaire spécial, *Mexican Labor News*, qui est distribué gratuitement aux États-Unis.

Dans l'état-major particulier de Lombardo Toledano, l'« autorité » de Harry Block repose sur le fait qu'il est considéré comme l'agent de l'ambassade soviétique à Washington pour ses relations avec la C.T.M. Le chef de l'agence soviétique à Washington est Oumansky⁸⁹, qui a fait sa carrière diplomatique en tant qu'agent du G.P.U. Par conséquent, Harry Block est l'intermédiaire de confiance entre les deux agents du G.P.U. Oumansky et Lombardo Toledano⁹⁰. Rien d'étonnant que Harry Block défende la sale théorie de l'attentat simulé dans les pages d'une revue aussi prostituée que *Nation*.

Pendant ce temps, la majorité des assaillants a été arrêtée. Tous sont membres du parti communiste et agents du G.P.U. Ce sont les collègues d'Oumansky, de Lombardo Toledano et de Harry Block. Il serait intéressant de connaître maintenant la réaction du comité de rédaction de *Nation*.

⁸⁵ Article (T 4898) traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

⁸⁶ *Nation* était un hebdomadaire libéral des États-Unis qui avait eu une attitude très ambiguë à l'égard de l'U.R.S.S., refusant de se prononcer sur les procès de Moscou : Trotsky avait traité *Nation* et *New Republic* de « prêtres de la demi-vérité ». *Nation* avait publié dans son numéro du 8 juin 1940 un article intitulé « La conspiration fantôme du Mexique », signé de Harry Block.

⁸⁷ Harry Block (né en 1902) avait fait ses études à New York puis travaillé dans l'édition, avant d'épouser une Mexicaine, Maria-Luisa Cabrera. Il était alors parti pour Mexico en qualité de correspondant de *Nation*.

⁸⁸ Luis Cabrera (1876-1954) avocat et journaliste, avait été l'un des collaborateurs de Madero, et secrétaire d'État aux Finances du président Carranza. Il était le rédacteur des lois agraires de 1912 et 1915 et avait ensuite fortement évolué vers la droite.

⁸⁹ Konstantii A. Oumansky (1902-1945), correspondant de Tass en 1918 était selon Trotsky, un agent du G.P.U.; devenu diplomate en 1931, il avait été conseiller d'ambassade en 1936, puis ambassadeur à Washington en 1939.

⁹⁰ On peut s'interroger sur la précision des informations données ici par Trotsky si on ne tient pas compte du fait qu'il était en liaison avec l'un des anciens dirigeants importants de la C.T.M., Rodrigo Garcia Trevino, lequel avait conservé non seulement des liens mais un véritable réseau d'information qui lui permit à tout moment d'indiquer à Trotsky qui était qui et de connaître certains projets de la C.T.M. ou du P.C.M.

[PAS D'ACCUSATION CONTRE BASSOLS⁹¹]

(25 juin 1940)

Dans divers journaux, on m'attribue une « nouvelle accusation » lancée contre M. Narciso Bassols⁹². Cette affirmation est fausse. De fait, mes déclarations devant le Juge, le Licencié Ramon Carranca Trujillo, le 24 juin, ont consisté en une récapitulation des faits du 24 mai devant les enquêteurs, au cours de laquelle j'ai indiqué le nom de M. Bassols comme une des personnes qui, selon moi, auraient pu faire la lumière sur le crime. Dans la même audience, j'ai précisé qu'il s'agit d'une « personne qui a beaucoup de choses à dire » ; c'est textuellement ce que j'ai dit.

Pendant le mois dernier, les enquêtes policières n'ont pas abouti et leurs résultats ont consisté en la vérification des pistes et soupçons. Ce travail se poursuit jusqu'à présent et, pour ma part, j'assure que je ne réalise aucune enquête indépendante et ne pourrais le faire. C'est pourquoi je n'ai aucune base pour lancer « de nouvelles accusations » en dehors de celles déjà établies et de celles que va dresser la police mexicaine sous la direction du général Nunez et du colonel Sanchez Salazar. Il ne peut s'agir que d'une mauvaise interprétation de ma déclaration.

⁹¹ Communiqué de presse, *Excelsior*, 26 juin 1940, traduit du castillan.

⁹² Les amis du G.P.U. semblaient avoir décidé une offensive tous azimuts pour museler Trotsky et la presse qui reproduisait ses déclarations par la menace de plaintes en diffamation, qui allaient se multiplier en quelques jours. Bassols avait envoyé une lettre publiée dans les quotidiens mexicains du 26, un texte à la fois violent et hautain émanant d'un homme qui avait été un hiérarque sous tous les présidents. Il parlait de « calomnie audacieuse et cynique », « sans fondement », d'« affirmation risible », d'« imputation imbécile », de la grande expérience de Trotsky « dans la diffamation systématique ». Le traitant de « calomniateur et de délinquant », il ajoutait « Trotsky ira en prison » avant de dénoncer longuement la campagne de presse des forces réactionnaires contre lui, Bassols... *El Popular* exultait titrant « Réquisitoire foudroyant de Bassols contre Trotsky et la presse vénale. Trotsky ira en prison. Un coup d'arrêt à sa manie de calomnier les hommes les meilleurs dans ce pays qui lui a donné asile ! ».

LE CADAVRE DE HARTE⁹³

(25 juin 1940)

Le cadavre de Bob Sheldon Harte⁹⁴ prouve de façon tragique la fausseté de toutes les calomnies et dénonciations lancées contre lui. Les autorités policières, qui étaient obligées de ne pas refuser de prendre cette suspicion en considération ont également manifesté dans cette affaire une exceptionnelle énergie. Le G.P.U. n'est pas une simple bande de « gangsters » - c'est une sélection internationale d'agents bien formés dans une série de crimes et armés de ressources techniques et économiques illimitées. Selon les calculs les plus modestes, la préparation technique de l'attentat au Mexique à elle seule, compte non tenu des dépenses de corruption et de celles intervenues dans d'autres pays, s'élève à 10 000 dollars au moins.

C'est pour cela qu'il existe d'énormes difficultés pour démasquer les crimes du G.P.U. Dans aucun autre pays du monde, ni en France, ni en Belgique, ni en Suisse, aucun des crimes du G.P.U. n'a été aussi largement élucidé que l'a été, sous nos yeux, l'attentat du 24 mai à Mexico. Le cadavre de Bob Sheldon va sans aucun doute jeter un peu plus de lumière sur tous les aspects de cette conspiration complexe.

Dans deux de ses communiqués, le comité central du parti « communiste » a répété que la participation de Sheldon jette une lumière « suspecte » sur l'attentat. En réalité, la pénétration d'un agent de Staline dans ma maison n'aurait signifié que le fait que le G.P.U. avait réussi à abuser mes amis de New York qui m'ont recommandé Bob Sheldon. Toute personne au courant sait que le G.P.U. infiltre ses agents dans toutes les organisations ouvrières et institutions d'État du monde entier. Dans ce but, elle dépense annuellement des dizaines de millions de dollars. Mais la version selon laquelle Sheldon était un agent du G.P.U. est pulvérisée. Son cadavre est un argument convaincant. Bob est mort parce qu'il s'est mis en travers de la route des assassins. Il est mort pour les idées auxquelles il croyait. Sa mémoire est sans tâche.

Cui prodest ? demande la vieille et sage maxime du droit romain ? Qui a intérêt à calomnier Bob Harte et à égarer l'enquête ? La réponse est claire : le G.P.U. et ses agents. La découverte de la source des fausses déclarations à propos de Bob révélera certainement l'une des têtes du complot.

Bob n'est pas le premier de mes proches à être tombé des mains des assassins mercenaires de Staline. Je laisse de côté les membres de ma famille, mes deux filles et mes deux fils conduits à mort par le G.P.U. Je ne parle pas des milliers de mes partisans soumis à l'extermination physique en U.R.S.S. et dans les autres pays. Je me limite seulement à mes secrétaires dans les différents pays, qui ont été conduits au suicide par la persécution, qui ont été abattus ou assassinés par les agents du G.P.U. – sept personnes, M. Glazman, G. Boutov, J. Blumkine, N. Sermuks, I. Poznansky, R. Klement, E. Wolf⁹⁵. Dans cette liste, Robert (Bob) Sheldon Harte occupe le numéro huit, mais je crains que ce ne soit pas le dernier.

Et, après cela, les agents politiques du G.P.U. parlent de ma « folie de la persécution ».

⁹³ Communiqué de presse (T 4902), traduit du russe, avec la permission la Houghton Library.

⁹⁴ Robert Sheldon Harte (1917-1940), fils d'un homme d'affaires américain récemment venu au S.W.P., avait été envoyé au Mexique comme garde. A cours de la nuit de l'attentat, c'est lui qui était de garde à la maison et avait ouvert la porte aux assaillants. Il était reparti avec eux, plusieurs témoins assurant qu'il l'avait fait « librement » et Trotsky assurant qu'il avait été « enlevé ». Or, son cadavre enfoui dans la chaux avait été retrouvé le 25 juin dans une baraque occupée peu de temps auparavant par un groupe de meurtriers dont les frères Arenal, beaux-frères du peintre Alfaro Siqueiros.

⁹⁵ Mikhail S. Glazman (? -1924) avait été le chef du secrétariat de Trotsky pendant la guerre civile. Exclu du parti et soumis à un chantage du G.P.U. dont nous ignorons les termes, il s'était suicidé en 1924.

Georgi V. Boutov (? -1928), un ingénieur qui avait été le chef de cabinet de Trotsky pendant la guerre civile avait été également arrêté, mais en 1928 et soumis à un chantage. Il avait riposté par une grève de la faim en guise de protestation et en était mort à la prison de la Boutyrka.

Nikolai M. Sermuks était le chef du train blindé de Trotsky, devenu l'un de ses secrétaires à partir de 1925. Il avait été arrêté à Alma-Ata où il tentait de rejoindre Trotsky et avait disparu.

Igor M. Poznansky (1898?-1938), jeune étudiant devenu volontairement l'un des plus proches collaborateurs de Trotsky en 1917 avait organisé les premiers détachements de « cavalerie rouge ». Arrêté en 1928, il avait cheminé de prison en déportation et avait été exécuté avec les derniers survivants des « trotskystes » d'U.R.S.S. à Vorkouta en avril 1938.

Trotsky ne savait rien de précis sur le sort de Sermuks et Poznansky. En revanche, il en savait plus que le public sur le sort de Iakov G. Blumkine (1899-1929). Ce dernier, ex-terroriste s.r. très connu, condamné à mort pour avoir tué l'ambassadeur allemand pour provoquer la reprise de la guerre, avait été gagné en prison au bolchevisme par Trotsky et secrètement gracié était devenu l'un des as des services secrets à l'étranger. Dès la sortie d'U.R.S.S. de Trotsky il avait pris contact avec lui et participé à la liaison entre Constantinople et Moscou. Pris à la suite d'une dénonciation, il avait été fusillé en décembre 1929. Trotsky avait nié son rôle de liaison et assuré qu'il n'avait eu avec lui qu'une rencontre fortuite.

Erwin Wolf (1902-1937) ancien dirigeant de la section allemande en exil, puis secrétaire de Trotsky en Norvège avait été arrêté lors d'une mission en Espagne en 1937. Il disparut.

Rudolf Klement (1908-1938), étudiant allemand, avait été secrétaire de Trotsky à Prinkipo, puis en France. Secrétaire administratif du S.I. il disparut en juillet 1938 et on retrouva les débris de son cadavre dans la Seine.

[CONDOLEANCES AUX HARTE⁹⁶]

(25 juin 1940)

MA FEMME MES COLLABORATEURS MOI-MEME NOUS INCLINONS AVEC PROFOND CHAGRIN DEVANT DOULEUR DU PERE ET DE LA MERE DE NOTRE CHER BOB⁹⁷. STOP. SEULE CONSOLATION DANS CES HEURES AMERES EST QUE LA CALOMNIE IGNOBLE CONTRE BOB AVEC LAQUELLE LES ASSASSINS ESSAYAIENT DISSIMULER ASSASSINAT EST MAINTENANT DEMASQUEE. STOP. EN HEROS BOB A PERI POUR LES IDEES AUXQUELLES IL CROYAIT

⁹⁶ Télégramme (T 4902) à la famille Harte, avec la permission la Houghton Library.

⁹⁷ Le cadavre de R.S. Harte venait d'être découvert dans le refuge des frères Arenal.

NOTRE CAP NE CHANGE PAS ⁹⁸

(30 juin 1940)

À la suite de nombre d'autres États européens plus petits, la France est en train de devenir une nation opprimée. L'impérialisme allemand a atteint des sommets militaires sans précédents, avec toutes les possibilités qui s'ensuivent pour un pillage mondial. Que va-t-il arriver ?

Du côté de toutes sortes de demi-internationalistes⁹⁹ on peut s'attendre approximativement au type d'argumentation suivant : "Des insurrections victorieuses dans les pays conquis, sous la botte nazie, sont impossibles, parce que tout mouvement révolutionnaire sera aussitôt noyé dans le sang par le conquérant. Il y a encore moins de raison d'attendre un soulèvement victorieux dans le camp des vainqueurs totalitaires. Des conditions favorables pour la révolution ne pouvaient apparaître qu'à la suite de la défaite de Hitler et de Mussolini. Il ne reste donc rien à faire qu'à aider l'Angleterre et les États-Unis. Si l'Union soviétique nous rejoignait il serait possible non seulement de donner un coup d'arrêt aux succès militaires de l'Allemagne, mais de lui infliger de lourdes défaites économiques et militaires. Le développement ultérieur de la révolution n'est possible que sur cette voie." Et ainsi de suite.

Cette argumentation qui superficiellement semble inspirée par la nouvelle carte d'Europe n'est en réalité qu'une adaptation à la nouvelle carte de l'Europe des vieux arguments du social-patriotisme, c'est-à-dire la trahison de classe. La victoire de Hitler sur la France a complètement révélé la corruption de la démocratie impérialiste, même dans le domaine de ses propres tâches. On ne peut pas la "sauver" du fascisme. On peut seulement la remplacer par la démocratie prolétarienne. Si la classe ouvrière liait son destin dans la guerre actuelle à celui de la démocratie impérialiste, elle ne ferait que s'assurer une nouvelle série de défaites.

"Dans l'intérêt de la victoire", l'Angleterre a déjà été obligée d'introduire des méthodes de dictature dont la condition préalable était que le Labour Party renonce à toute indépendance politique¹⁰⁰. Si le prolétariat international, par ses organisations et tendances, devait prendre le même chemin, cela ne ferait que faciliter et accélérer la victoire du régime totalitaire à l'échelle du monde. Si le prolétariat mondial renonçait à l'indépendance de sa politique, une alliance entre l'U.R.S.S. et les démocraties impérialistes signifierait la croissance de l'omnipotence de la bureaucratie de Moscou, sa transformation ultérieure en agence de l'impérialisme et des concessions inévitables, de sa part, à l'impérialisme dans le domaine économique. Selon toute vraisemblance, la position militaire des différents pays impérialistes dans l'arène mondiale en serait grandement changée; mais la position du prolétariat mondial, du point de vue des tâches de la révolution socialiste, ne serait que très peu changée.

Pour créer une situation révolutionnaire, disent les sophistes du social-patriotisme, il faut porter un coup à Hitler. Pour remporter une victoire sur Hitler, il faut soutenir les démocraties impérialistes. Mais si, pour sauver "les démocraties", le prolétariat renonce à une politique révolutionnaire indépendante, qui, au juste, utiliserait une situation révolutionnaire naissant de la défaite de Hitler ? Il n'a pas manqué de situations révolutionnaires dans le dernier quart de siècle. Mais il a manqué un parti révolutionnaire capable d'utiliser une situation révolutionnaire. Renoncer à préparer un parti révolutionnaire sous prétexte de provoquer une "situation révolutionnaire", c'est conduire les ouvriers au massacre, les yeux bandés.

Du point de vue d'une révolution dans un pays donné, la défaite de son gouvernement impérialiste est incontestablement un "moindre mal". Les pseudo-internationalistes refusent cependant d'appliquer ce principe aux démocraties vaincues. En revanche, ils interprètent la victoire de Hitler comme un obstacle, non pas relatif, mais absolu sur la voie de la révolution en Allemagne. Ils mentent dans les deux cas.

Dans les pays vaincus, la position des masses va immédiatement être extrêmement aggravée. À l'oppression sociale s'ajoute l'oppression nationale dont le fardeau principal est supporté par les ouvriers. De toutes les formes de dictature, la dictature totalitaire d'un conquérant étranger est la plus intolérable. En même temps, la réussite de la tentative des nazis pour utiliser les ressources naturelles et l'appareil industriel des nations vaincues, va inévitablement dépendre des paysans et des ouvriers autochtones. Ce n'est toujours qu'après la victoire que les difficultés économiques se présentent. Il est impossible de mettre un soldat armé d'un fusil près de chaque ouvrier et paysan polonais, norvégien, danois, néerlandais, belge, français¹⁰¹. Le national-socialisme n'a pas de recette pour transformer les peuples vaincus d'ennemis en amis.

L'expérience des Allemands en Ukraine en 1918 a démontré combien il est difficile d'exploiter par des méthodes militaires la richesse naturelle et la force de production d'un peuple vaincu et à quelle vitesse une armée d'occupation se démoralise dans une atmosphère d'hostilité universelle. Les mêmes processus exactement vont se développer sur une bien plus grande échelle sur le continent européen sous l'occupation nazie. On peut s'attendre avec assurance à la transformation rapide de tous les pays conquis en poudrières. Le danger est plutôt que les explosions ne se produisent trop tôt sans préparation suffisante et conduisent à des défaites isolées. Il est en général impossible pourtant de parler de révolution européenne et mondiale sans prendre en compte les défaites partielles.

Hitler, le conquérant, rêve naturellement tout éveillé de devenir le bourreau en chef de la révolution prolétarienne dans toutes les régions de l'Europe. Mais cela ne signifie pas du tout que Hitler aura assez de force pour traiter la révolution prolétarienne comme il a pu le faire avec la démocratie impérialiste. Ce serait une erreur fatale, indigne d'un parti

⁹⁸ Article (T 4904), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

⁹⁹ Parmi les "semi-internationalistes" visés par Trotsky, on peut penser qu'il songeait notamment à Marceau Pivert qui allait s'adresser au général de Gaulle pour lui demander de faire lancer des tracts sur la France.

¹⁰⁰ La Grande-Bretagne avait vu la formation d'un gouvernement d'Union nationale qui allait durer jusqu'à la fin de la guerre.

¹⁰¹ On peut relever encore l'extrême lucidité de l'analyse de Trotsky dans une situation où tant d'"observateurs" ne se retrouvaient plus.

révolutionnaire, que de fétichiser Hitler, d'exagérer sa puissance, de sous-estimer les limites objectives de ses succès et de ses conquêtes. Il est vrai que Hitler a bruyamment promis d'établir la domination du peuple allemand aux dépens de toute l'Europe et même du monde entier " pour un millier d'années ". Mais selon toute vraisemblance, cette splendeur ne durera même pas dix ans.

Il nous faut apprendre des leçons du passé récent. Il y a vingt et un ans, non seulement les pays vaincus, mais les vainqueurs aussi sont sortis de la guerre avec leur vie économique désorganisée et ce n'est que très lentement — dans la mesure même où ils y arrivèrent vraiment — qu'ils se sont assurés les avantages de leur victoire. C'est pourquoi le mouvement révolutionnaire a pris d'importantes proportions dans les pays de l'Entente victorieuse aussi. Ce qui manquait, ce n'était qu'un parti révolutionnaire capable de prendre la tête du mouvement.

Le caractère total, c'est-à-dire englobant tout, de la guerre actuelle, exclut la possibilité d'un " enrichissement " direct aux dépens des pays vaincus. Même dans le cas d'une victoire totale sur l'Angleterre, l'Allemagne, afin de conserver ses conquêtes, serait obligée dans les premières années d'assumer des sacrifices tels qu'ils l'emporteraient de loin sur les avantages qu'elle pourrait tirer directement de ses victoires. Les conditions de vie des masses allemandes doivent en tout cas s'aggraver considérablement dans la prochaine période. Million après million de soldats vainqueurs vont retourner dans leur patrie et leur maison encore plus paupérisées même par rapport à ce qu'elles étaient quand ils en avaient été arrachés. Une victoire qui abaisse le niveau de vie des peuples ne renforce pas le régime, mais l'affaiblit. La confiance en eux des soldats démobilisés qui ont remporté tant de victoires doit avoir grandi énormément. Leurs espérances trahies vont se transformer en mécontentement et amertume. D'un autre côté, la caste des Chemises brunes¹⁰² va s'élever encore plus au-dessus du peuple; son règne arbitraire et sa corruption vont provoquer une hostilité plus grande encore.

Dans le cours de la dernière décennie, le pendule politique en Allemagne, du fait de l'impuissance de la démocratie tardive et de la trahison des partis ouvriers, est allé brusquement à droite, puis, à la suite de la désillusion avec les conséquences de la guerre et du régime nazi, le pendule ira encore plus nettement et plus fort à gauche. Le mécontentement, l'inquiétude, la protestation, les grèves, les heurts armés seront bientôt à l'ordre du jour en Allemagne. Hitler aura trop de soucis à Berlin pour pouvoir jouer avec succès le rôle de bourreau à Paris, Bruxelles et Londres.

En conséquence, la tâche du prolétariat révolutionnaire ne consiste pas à aider les armées impérialistes à créer une " situation révolutionnaire " mais à préparer, fondre et tremper ses rangs internationaux pour des situations révolutionnaires dont il ne manquera pas.

La nouvelle carte de guerre d'Europe n'invalide pas les principes de la lutte de classe révolutionnaire. La IV^e Internationale ne change pas son cap.

¹⁰² Qui Trotsky vise-t-il ? Pas les " chemises brunes " qui étaient les S.A. décapités en 1934, ni peut-être les S.S. à l'uniforme noir, en tout cas les unités dites d' " élite ", les corps prétoriens.